

Platon

APOLOGIE DE SOCRATE

PREMIER DISCOURS – LA DÉFENSE	3
1 - Introduction.....	3
Différence entre discours vrai et discours persuasif.....	3
Le discours vrai et le discours persuasif se réunissent en Socrate	3
Différence entre discours vrai-et-persuasif et discours technique	3
2 - Le discours.....	4
I - Introduction : deux types d'accusations	4
II - La Défense contre les accusateurs-fantômes (La Parole aux fantômes).....	4
A - Formulation des chefs d'accusations	4
• Socrate affirme de posséder la connaissance.....	4
• Socrate enseigne sa connaissance sous paiement	4
B - Réfutation de l'accusation par les faits et les témoins	5
III - La réponse au Chœur (La Parole a la Cité).....	6
La formulation de la question « Mais, Socrate, que fais-tu donc ? »	6
Le récit de l'Oracle (La Parole à Dieu).....	6
III - La Défense contre les accusateurs-officiels (La Parole aux Hommes Vivants)	8
A La formulation des chefs d'accusation.....	8
• Corruption de la jeunesse	
• Athéisme.....	
• Démonisme.....	
B – La réfutation par le dialogue.....	9
IV Les réponses au chœur (La Parole à la Cité).....	12
A - « N'as-tu pas honte ? » - « Je n'ai pas honte de tenir mon poste ».....	12
B - « Nous te renvoyons absous si tu cesses de philosopher » - « J'obéirai à Dieu, car pour vous je suis un cadeau de Dieu ».....	13
C – « Mais alors pourquoi n'as-tu pas pris le pouvoir ? » - « Pour corriger les citoyens il faut rester particulier ».....	15
D – « Au moins pleure ! » - « La vérité doit être suffisante »	17
DEUXIÈME DISCOURS : LA PROPOSITION DE LA PEINE.....	19
TROISIEME DISCOURS : LA PRÉDICTION ET LE CONGÉ.....	21
La prophétie pour les condamnateurs.....	21
La conversation avec les acquitteurs (la Parole à Socrate et le silence de Dieu).....	22



CRITON

« L'AURORE PARAÎT À PEINE »	25
LE SONGE	25
LA PAROLE AU VULGAIRE : L'OSCILLATION HASARDEUSE DES IMAGES	25
A « Ce n'est pas une action juste que de te livrer toi-même, quand tu peux te sauver ».....	26
B « Pense aux conséquences honteuses pour tes amis, tes fils, toi-même ».....	26
LA PAROLE À LA RAISON : LA PERMANENCE DES PRINCIPES	27
(P1) L'important n'est pas juger mais bien juger.....	27
(P1.1) Or pour bien juger il faut un expert.....	27
(P1.1A) ... qu'il s'agisse des choses du corps : le medecin... ..	27
(P1.1B)... ou des choses de l'âme : la verite , qui est plus importante que le corps.....	28
Donc (P1.1.1) la source du bon jugement n'est pas la multitude.....	28
(P 2) L'important n'est pas vivre mais bien vivre.....	28
(P3) L'injustice n'est jamais légitime.....	29
Donc (P3.1) Il ne faut jamais rendre injustice par injustice.....	29
LA PAROLE AUX LOIS	29
A - « Nous t'avons fait don gratuit et non réciproque de la vie et de l'éducation »	30
B - « Tu as librement accepté un contrat d'obéissance »	30
C - « Songe aux conséquences honteuses pour toi et tes amis ».....	31



APOLOGIE

PREMIER DISCOURS – LA DEFENSE

1 - Introduction

Différence entre discours vrai et discours persuasif

Je ne sais, Athéniens, quelle impression mes accusateurs ont faite sur vous. [17a] Pour moi, en les entendant, peu s'en est fallu que je ne me méconnusse moi-même, tant ils ont parlé d'une manière persuasive; et cependant, à parler franchement, ils n'ont pas dit un mot qui soit véritable.

Le discours vrai et le discours persuasif se réunissent en Socrate

Mais, parmi tous les mensonges qu'ils ont débités, ce qui m'a le plus surpris, c'est lorsqu'ils vous ont recommandé de vous bien [17b] tenir en garde contre mon éloquence ; car, de n'avoir pas craint la honte du démenti que je vais leur donner tout à l'heure, en faisant voir que je ne suis point du tout éloquent, voilà ce qui m'a paru le comble de l'impudence, à moins qu'ils n'appellent éloquent celui qui dit la vérité. Si c'est là ce qu'ils veulent dire, j'avoue alors que je suis un habile orateur, mais non pas à leur manière; car, encore une fois, ils n'ont pas dit un mot qui soit véritable; et de ma bouche vous entendrez la vérité toute entière, non pas, il est vrai, Athéniens, dans les discours étudiés, comme ceux de mes adversaires, et brillants de [17c] tous les artifices du langage, mais au contraire dans les termes qui se présenteront à moi les premiers; en effet, j'ai la confiance que je ne dirai rien qui ne soit juste. Ainsi que personne n'attende de moi autre chose. Vous sentez bien qu'il ne me siérait guère, à mon âge, de paraître devant vous comme un jeune homme qui s'exerce à bien parler.

Différence entre discours vrai-et-persuasif et discours technique

C'est pourquoi la seule grâce que je vous demande, c'est que, si vous m'entendez employer pour ma défense le même langage dont j'ai coutume de me servir dans la place publique, aux comptoirs des banquiers, où vous m'avez souvent entendu, ou partout ailleurs, vous n'en soyez pas surpris, et ne vous emportiez pas contre moi; car c'est aujourd'hui la première fois de ma vie que je parais devant un tribunal, [17d] à l'âge de plus de soixante-dix ans; véritablement donc je suis étranger au langage qu'on parle ici. Eh bien! de même que, si j'étais réellement un étranger, vous me laisseriez parler dans [18a] la langue et à la manière de mon pays, je vous conjure, et, je ne crois pas vous faire une demande injuste, de me laisser maître de la forme de mon discours, bonne ou mauvaise et de considérer seulement; mais avec attention, si ce que je dis est juste ou non : c'est en cela que consiste toute la vertu du juge ; celle de l'orateur est de dire la vérité.

2 - Le discours

I - Introduction : deux types d'accusations

D'abord, Athéniens, il faut que je réfute les premières accusations dont j'ai été l'objet, et mes premiers, accusateurs; ensuite les accusateurs, récentes et les accusateurs qui viennent de [18b] s'élever contre moi. Car, Athéniens, j'ai beaucoup d'accusateurs auprès de vous, et depuis bien des années, qui n'avancent rien qui ne soit faux, et que pourtant je crains plus qu'Anytus et ceux, qui se joignent à lui, bien que ceux-ci soient très redoutables; mais les autres le sont encore beaucoup plus.

Ce sont eux, Athéniens, qui, s'emparant de la plupart d'entre vous dès votre enfance, vous ont répété, et vous ont fait accroire qu'il y a un certain Socrate, homme savant, qui s'occupe de ce qui se passe dans le ciel et sous la terre, et qui d'une mauvaise cause en sait faire une bonne. [18c] Ceux qui répandent ces bruits, voilà mes vrais accusateurs; car, en les entendant, on se persuade que les hommes, livrés à de pareilles recherches, ne croient pas qu'il y ait des Dieux. D'ailleurs, ces accusateurs sont en fort grand nombre, et il y a déjà longtemps qu'ils travaillent à ce complot et puis, ils vous ont prévenus de cette opinion dans l'âge de la crédulité; car alors vous étiez enfants pour la plupart, ou dans la première jeunesse : ils m'accusaient donc auprès de vous tout à leur aise, plaidant contre un homme qui ne se défend pas; et ce qu'il y a de plus bizarre, c'est qu'il ne m'est pas permis de connaître, ni de nommer [18d] mes accusateurs, à l'exception d'un certain faiseur de comédies. Tous ceux qui, par envie et pour me décrier, vous ont persuadé ces faussetés, et ceux qui, persuadés eux-mêmes, ont persuadé les autres, échappent à toute poursuite, et je ne puis ni les appeler devant vous, ni les réfuter; de sorte que je me vois réduit à combattre des fantômes, et à me défendre sans que personne m'attaque. Ainsi mettez-vous dans l'esprit que j'ai affaire à deux sortes d'accusateurs, comme je viens de le dire; les uns qui m'ont accusé depuis longtemps, les autres qui m'ont cité en dernier lieu; et croyez, je vous prie,[18e] qu'il est nécessaire que je commence par répondre aux premiers; car ce sont eux que vous avez d'abord écoutés, et ils ont fait plus d'impression sur vous que les autres.

II - La Défense contre les accusateurs-fantômes (La Parole aux fantômes)

A - Formulation des chefs d'accusations

- Socrate affirme de posséder la connaissance
- Socrate enseigne sa connaissance sous paiement

Eh bien donc, Athéniens, il faut se défendre, [19a] et tâcher d'arracher de vos esprits une calomnie qui y est déjà depuis longtemps, et cela en aussi peu d'instant. Je souhaite y réussir, s'il en peut résulter quelque bien pour vous et pour moi; je souhaite que cette défense me serve; mais je regarde la chose comme très difficile, et je ne m'abuse point à cet égard. Cependant qu'il arrive tout ce qu'il plaira aux dieux, il faut obéir à la loi, et se défendre. Reprenons donc dans son principe l'accusation [19b] sur laquelle s'appuient mes calomniateurs, et qui a donné à Mélitus la confiance de me traduire devant le tribunal. Voyons; que disent mes calomniateurs? Car il faut mettre leur



accusation dans les formes, et la lire comme si, elle était écrite, et le serment prêté : Socrate est un homme dangereux, qui, par une curiosité criminelle, veut pénétrer ce qui se passe dans le ciel et sous la terre, fait une bonne cause d'une mauvaise, [19c] et enseigne aux autres ces secrets pernicieux.

B - Réfutation de l'accusation par les faits et les témoins

Voilà l'accusation; c'est ce que vous avez vu dans la comédie d'Aristophane, où l'on représente un certain Socrate, qui dit qu'il se promène dans les airs, et autres semblables extravagances sur des choses où je n'entends absolument rien. Or je ne dis pas cela pour déprécier ce genre de connaissances, s'il y a quelqu'un qui y soit habile (et que Mélitus n'aille pas me faire ici de nouvelles affaires); mais c'est qu'en effet je ne me suis jamais mêlé de ces matières, et je puis en prendre à témoin la plupart d'entre vous. Je vous conjure donc tous sans que vous êtes avec qui j'ai conversé, et il y en a ici un fort grand nombre, je vous conjure de déclarer si, vous m'avez jamais entendu parler de ces sortes de sciences, ni de près ni de loin. Par-là, vous jugerez des autres parties de l'accusation, où il n'y a pas un mot de vrai. Et si l'on vous dit que je me mêle d'enseigner, et que j'exige un salaire, c'est encore une fausseté. Ce n'est pas que je ne trouve fort beau de pouvoir instruire les hommes, comme font Gorgias de Léontium, Prodicus de Coos ; et Hippias d'Élis. Ces illustres personnages parcourent toute la Grèce, attirant les jeunes gens qui pourraient, sans aucune dépense, s'attacher [20a] à tel de leurs concitoyens qu'il leur plairait de choisir; ils savent leur persuader de laisser là leurs concitoyens, et de venir à eux : ceux-ci les paient bien, et leur ont encore beaucoup d'obligation. J'ai ouï dire aussi qu'il était arrivé ici un homme de Paros, qui est fort habile; car m'étant trouvé l'autre jour chez un homme qui dépense plus en sophistes que tous nos autres, citoyens ensemble, Callias, fils d'Hipponicus; je m'avisai de lui dire, en parlant de ses deux fils : Callias, si, pour enfants, tu avais deux jeunes chevaux ou [20b] deux jeunes taureaux, ne chercherions-nous pas à les mettre entre les mains d'un habile homme, que nous paierions bien, afin qu'il les rendît aussi beaux et aussi bons qu'ils peuvent être, et qu'il leur donnât toutes les perfections de leur nature ? Et cet homme, ce serait probablement un cavalier ou un laboureur. Mais, puisque pour enfants tu as des hommes, à qui as-tu résolu de les confier ? Quel maître avons-nous en ce genre, pour les vertus de l'homme et du citoyen ? Je m'imagine qu'ayant des enfants; tu as dû penser à cela ? As-tu quelqu'un ? lui dis-je. Sans doute, me répondit-il. Et qui donc ? repris-je ; D'où est-il ? Combien prend-il ? C'est Évène, Socrate, me répondit Callias; il est de Paros, et prend cinq mines. Alors je félicitai Évène, s'il était vrai qu'il eût ce talent, et qu'il l'enseignât à si bon marché. Pour moi, j'avoue [20c] que je serais bien fier et bien glorieux, si j'avais cette habileté; mais malheureusement je ne l'ai point, Athéniens.

III - La réponse au Chœur (La Parole a la Cité)

La formulation de la question « Mais, Socrate, que fais-tu donc ? »

Et ici quelqu'un de vous me dira sans doute : Mais, Socrate, que fais-tu donc ? Et d'où viennent ces calomnies que l'on a répandues contre toi? Car si tu ne faisais rien de plus ou autrement que les autres, on n'aurait jamais tant parlé de toi. Dis-nous donc ce que c'est, afin que nous ne portions pas un jugement téméraire. [20d] Rien de plus juste assurément qu'un pareil langage; et je vais tâcher de vous expliquer ce qui m'a fait tant de réputation et tant d'ennemis. Écoutez-moi ; quelques-uns de vous croiront peut-être que je ne parle pas sérieusement; mais soyez bien persuadés que je ne vous dirai que la vérité. En effet, Athéniens, la réputation que j'ai acquise vient d'une certaine sagesse qui est en moi. Quelle est cette sagesse ? C'est peut-être une sagesse purement humaine; et je cours grand risque de n'être sage que de celle-là, tandis que les hommes dont je viens de vous parler [20e] sont sages d'une sagesse bien plus qu'humaine. Je n'ai rien à vous dire de cette sagesse supérieure, car je ne l'ai point; et qui le prétend en impose et veut me calomnier. Mais je vous conjure, Athéniens, de ne pas vous émouvoir, si ce que je vais vous dire vous paraît d'une arrogance extrême; car je ne vous dirai rien qui vienne de moi, et je ferai parler devant vous une autorité digne de votre confiance; je vous donnerai de ma sagesse un témoin qui vous dira si elle est, et quelle elle est; et ce témoin c'est le dieu de Delphes.

Le récit de l'Oracle (La Parole à Dieu)

Vous connaissez tous [21a] Chérophon, c'était mon ami d'enfance; il l'était aussi de la plupart d'entre vous; il fut exilé avec vous, et revint avec vous. Vous savez donc quel homme c'était que Chérophon , et quelle ardeur il mettait dans tout ce qu'il entreprenait. Un jour, étant allé à Delphes, il eut la hardiesse de demander à l'oracle (et je vous prie encore une fois de ne pas vous émouvoir de ce que je vais dire); il lui demanda s'il y avait au monde un homme plus sage que moi : la Pythie lui répondit qu'il n'y en avait aucun. A défaut de Chérophon, qui est mort, son frère, qui est ici, [21b] pourra vous le certifier. Considérez bien, Athéniens, pourquoi je vous dis toutes ces choses, c'est uniquement pour vous faire voir d'où viennent les bruits qu'on a fait courir contre moi. Quand je sus la réponse de l'oracle, je me dis en moi-même : que veut dire le dieu ? Quel sens cachent ses paroles ? Car je sais bien qu'il n'y a en moi aucune sagesse, ni petite ni grande; Que veut-il donc dire, en me déclarant le plus sage des hommes ? Car enfin il ne ment point; un dieu ne saurait mentir.

Je fus longtemps dans une extrême perplexité sur le sens de l'oracle, jusqu'à ce qu'enfin, après bien des incertitudes, je pris le parti que vous allez entendre pour [21c] connaître l'intention du dieu.

CHEZ LES POLITIQUES - J'allai chez un de nos concitoyens, qui passe pour un des plus sages de la ville; et j'espérais que là, mieux qu'ailleurs, je pourrais confondre l'oracle, et lui dire : Tu as



déclaré que je suis le plus sage des hommes, et celui-ci est plus sage que moi. Examinant donc cet homme, dont je n'ai que faire de vous dire le nom, il suffit que c'était un de nos plus grands politiques, et m'entretenant avec lui, je trouvai qu'il passait pour sage aux yeux de tout le monde, surtout aux siens, et qu'il ne l'était point. Après cette découverte, je m'efforçai de lui faire voir qu'il n'était nullement ce qu'il croyait être ; et voilà déjà ce qui me rendit odieux [21d] à cet homme et à tous ses amis, qui assistaient à notre conversation. Quand je l'eus quitté, je raisonnai ainsi en moi-même : Je suis plus sage que cet homme. Il peut bien se faire que ni lui ni moi ne sachions rien de fort merveilleux; mais il y a cette différence que lui , il croit savoir, quoiqu'il ne sache rien; et que moi, si je me sais rien, je ne crois pas non plus savoir. Il me semble donc qu'en cela du moins je suis un peu plus sage, que je ne crois pas savoir [21e] ce que je ne sais point.

De là, j'allai chez un autre, qui passait encore pour plus sage que le premier; je trouvai la même chose, et je-me fis là de nouveaux ennemis. Cependant je ne me rebutai point; je sentais bien quelles haines j'assemblais sur moi; j'en étais affligé, effrayé même: Malgré cela, je crus que je devais préférer à toutes choses la voix du dieu, et, pour en trouver le véritable sens, aller de porte en porte chez tous ceux [22a] qui avaient le plus de réputation; et je vous jure, Athéniens, car il faut vous dire la vérité, que voici le résultat que me laissèrent mes recherches: Ceux qu'on vantait le plus me satisfirent le moins, et ceux dont on n'avait aucune opinion, je les trouvai beaucoup plus près de la sagesse. Mais il faut achever de vous raconter mes courses et les travaux que j'entrepris. Pour m'assurer de la vérité de l'oracle.

CHEZ LES POETES - Après les politiques, [22b] je m'adressai aux poètes tant à ceux qui font des tragédies, qu'aux poètes dithyrambiques et autres, ne doutant point que je ne prisse là sur le fait mon ignorance et leur supériorité. Prenant ceux de leurs ouvrages qui me paraissaient travaillés avec le plus de soin, je leur demandai ce qu'ils avaient voulu dire, désirant m'instruire dans leur entretien. J'ai honte, Athéniens, de vous dire la vérité; mais il faut pourtant vous la dire. De tous ceux qui étaient là présents, il n'y en avait presque pas un qui ne fut capable de rendre compte de ces poèmes mieux que ceux qui les avaient faits. Je reconnus donc bientôt que ce n'est pas la raison qui, dirige le poète, mais une sorte d'inspiration naturelle, [22c] un enthousiasme semblable à celui qui transporte le prophète et le devin, qui disent tous de fort belles choses, mais sans rien comprendre, à ce qu'ils disent. Les poètes me parurent dans le même cas, et je m'aperçus en même temps qu'à cause de leur talent pour la poésie, ils se croyaient sur tout le reste les plus sages des hommes; ce qu'ils n'étaient en aucune manière. Je les quittai donc, persuadé que j'étais au-dessus d'eux, par le même endroit qui m'avait mis au-dessus des politiques. [22d]

CHEZ LES ARTISTES - Des poètes, je passai aux artistes. J'avais la conscience de n'entendre rien aux arts, et j'étais bien persuadé que les artistes possédaient mille secrets admirables, en quoi je ne me trompais point. Ils savaient bien des choses que j'ignorais ; et en cela ils étaient beaucoup plus habiles que moi. Mais, Athéniens, les plus habiles me parurent tomber dans les mêmes défauts que les poètes; il n'y en avait pas un qui, parce qu'il excellait, dans son art, ne crut très-bien savoir les choses les plus importantes, et cette folle présomption [22e] gâtait leur habileté; de sorte que, me mettant à la place de l'oracle, et me demandant à moi-même lequel j'aimerais mieux ou d'être tel que je suis, sans leur habileté et aussi sans leur ignorance; ou d'avoir leurs avantages avec leurs défauts; je me répondis à moi-même et à l'oracle : J'aime mieux être comme je suis.

Ce sont ces recherches, Athéniens, qui ont excité contre [23a] moi tant d'inimitiés dangereuses; de là toutes les calomnies répandues sur mon compte, et ma réputation de sage; car



tous ceux qui m'entendent croient que je sais toutes les choses sur lesquelles je démasque l'ignorance des autres. Mais, Athéniens, la vérité est qu'Apollon seul est sage, et qu'il a voulu dire seulement, par son oracle, crue toute la sagesse humaine n'est pas grand'chose, ou même qu'elle n'est rien; et il est évident que l'oracle ne parle pas ici de moi, mais qu'il s'est servi de mon nom comme d'un [23b] exemple, et comme s'il eût dit à tous les hommes : Le plus sage d'entre vous, c'est celui qui, comme Socrate, reconnaît que sa sagesse n'est rien. Convaincu de cette vérité, pour m'en assurer encore davantage, et pour obéir au dieu, je continue ces recherches, et vais examinant tous ceux de nos concitoyens et des étrangers, en qui j'espère trouver la vraie sagesse; et quand je ne l'y trouve point, je sers d'interprète à l'oracle, en leur faisant voir qu'ils ne sont point sages. Cela m'occupe si fort, que je n'ai pas eu le temps d'être un peu utile à la république, ni à ma [23c] famille; et mon dévouement au service du dieu m'a mis dans une gêne extrême. D'ailleurs; beaucoup de jeunes gens, qui ont du loisir, et qui appartiennent à de riches familles, s'attachent à moi, et prennent un grand plaisir à voir de quelle manière j'éprouve les hommes; eux-mêmes ensuite tâchent de m'imiter, et se mettent à éprouver ceux qu'ils rencontrent; et je ne doute pas qu'ils ne trouvent une abondante moisson; car il ne manque pas de gens qui croient tout savoir, quoiqu'ils ne sachent rien, ou très-peu de chose. Tous ceux qu'ils convainquent ainsi d'ignorance s'en prennent à moi, et non pas à eux, et vont disant qu'il y a un certain Socrate, [23d] qui est une vraie peste pour les jeunes gens; et quand on leur demande ce que fait ce Socrate, ou ce qu'il enseigne, ils n'en savent rien; mais, pour ne pas demeurer court, ils mettent en avant ces accusations banales qu'on fait ordinairement aux philosophes, qu'il recherche ce qui se passe dans le ciel et sous la terre; qu'il ne croit point aux dieux, et qu'il rend bonnes les plus mauvaises causes; car ils n'osent dire ce qui en est, que Socrate les prend sur le fait, et montre qu'ils [23e] font semblant de savoir, quoiqu'ils ne sachent rien. Intrigants, actifs et nombreux, parlant de moi d'après un plan concerté et avec une éloquence fort capable de séduire, ils vous ont depuis longtemps rempli les oreilles des bruits les plus perfides, et poursuivent sans relâche leur système de calomnie. Aujourd'hui ils me détachent Mélitus, Anytus et Lycon. [24a] Mélitus représente les poètes; Anytus, les politiques et les artistes; Lycon, les orateurs. C'est pourquoi, comme je le disais au commencement, je regarderais comme un miracle, si, en aussi peu de temps, je pouvais détruire une calomnie qui a déjà de vieilles racines dans vos esprits. Vous avez entendu, Athéniens, la vérité toute pure; je ne vous cache et ne vous déguise rien, quoique je n'ignore pas que tout ce que je dis ne fait qu'envenimer la plaie ; et c'est cela même qui prouve que je dis la vérité, et que [24b] je ne me suis pas trompé sur la source de ces calomnies : et vous vous en convaincrez aisément, si vous voulez vous donner la peine d'approfondir cette affaire, ou maintenant ou plus tard.

III - La Défense contre les accusateurs-officiels (La Parole aux Hommes Vivants)

A La formulation des chefs d'accusation

- Corruption de la jeunesse
- Athéisme
- Démonisme

Voilà contre mes premiers accusateurs une apologie suffisante; venons présentement aux derniers, et tâchons de répondre à Mélitus, cet homme de bien, si attaché à sa patrie, à ce qu'il

assure. Reprenons cette dernière accusation comme nous avons fait la première; voici à peu près comme elle est concile : Socrate est coupable, en ce qu'il corrompt les jeunes gens, ne reconnaît pas la religion de l'état, et met à [24c] la place des extravagances démoniaques ". Voilà l'accusation; examinons-en tous les chefs l'un après l'autre. Il dit que je suis coupable, en ce que je corromps les jeunes gens. Et moi, Athéniens, je dis que c'est Mélitus qui est coupable, en ce qu'il se fait un jeu des choses sérieuses, et, de gaieté de cœur, appelle les gens en justice pour faire semblant de se soucier beaucoup de choses dont il ne s'est jamais mis en peine; et je m'en vais vous le prouver.

B – La réfutation par le dialogue

Viens ici, Mélitus; dis-moi : Y a-t-il rien que tu aies tant à cœur que de rendre les [24d] jeunes gens aussi vertueux qu'ils peuvent l'être?

MÉLITUS. Non, sans doute.

SOCRATE. Eh bien donc, dis à nos juges qui est-ce qui est capable de rendre les jeunes gens meilleurs? Car il ne faut pas douter que tu ne le saches, puisque cela t'occupe si fort. En effet, puisque tu as découvert celui qui les corrompt, et que tu l'as dénoncé devant ce tribunal, il faut que tu dises qui est celui qui peut les rendre meilleurs. Parle, Mélitus tu vois que tu es interdit, et ne sais que répondre: cela ne te semble-t-il pas honteux, et n'est-ce pas une preuve certaine que tu ne t'es jamais soucié de l'éducation de la jeunesse? Mais, encore une fois, digne Mélitus, dis-nous qui peut rendre les jeunes gens meilleurs?

MÉLITUS. [24e] Les lois.

SOCRATE. Ce n'est pas là, excellent Mélitus, ce que je te demande. Je te demande qui est-ce? Quel est l'homme? Il est bien sûr que la première chose qu'il faut que cet homme sache, ce sont les lois.

MÉLITUS. Ceux que tu vois ici, Socrate; les juges.

SOCRATE. Comment dis-tu, Mélitus? Ces juges sont capables d'instruire les jeunes gens, et de les rendre meilleurs?

MÉLITUS. Certainement.

SOCRATE. Sont-ce tous ces juges, ou y en a-t-il parmi eux qui le puissent, et d'autres qui ne le puissent pas ?

MÉLITUS. Tous.

SOCRATE. A merveille, par Junon; tu nous as trouvé un grand nombre de bons précepteurs. Mais poursuivons; et tous ces citoyens qui nous écoutent, peuvent-ils aussi rendre les jeunes [25a] gens meilleurs, ou ne le peuvent-ils pas?

MÉLITUS: Ils le peuvent aussi.

SOCRATE. Et les sénateurs?

MÉLITUS. Les sénateurs aussi.

SOCRATE. Mais, mon cher Mélitus, tous ceux qui assistent aux assemblées du peuple ne pourraient-ils donc pas corrompre la jeunesse, ou sont-ils aussi tous capables de la rendre vertueuse?

MÉLITUS :Ils en sont tous capables.



SOCRATE. Ainsi, selon toi, tous les Athéniens peuvent être utiles à la jeunesse; hors moi; il n'y a que moi qui la corrompe : n'est-ce pas là ce que tu dis?

MÉLITUS. C'est cela même.

SOCRATE. En vérité, il faut que j'aie bien du malheur; mais continue de me répondre. Te paraît-il qu'il en soit de même des chevaux? Tous les hommes [25b] peuvent-ils les rendre meilleurs, et n'y en a-t-il qu'un seul qui ait le secret de les gâter? Ou est-ce tout le contraire? N'y a-t-il qu'un seul homme, ou un bien petit nombre, savoir les écuyers, qui soient capables de les dresser? Et les autres hommes, s'ils veulent les monter et s'en servir, ne les gâtent-ils pas? N'en est-il pas de même de tous les animaux? Oui, sans doute, soit qu'Anytus et toi, vous en conveniez ou que vous n'en conveniez point; et, en vérité, ce serait un grand bonheur pour la jeunesse, qu'il n'y eût [25c] qu'un seul homme qui pût la corrompre, et que tous les autres pussent la rendre vertueuse. Mais tu as suffisamment prouvé, Mélitus, que l'éducation de la jeunesse ne t'a jamais fort inquiété; et tes discours viennent de faire paraître clairement que tu ne t'es jamais occupé de la chose même pour laquelle tu me poursuis. D'ailleurs, je t'en prie, au nom de Jupiter, Mélitus, réponds à ceci : Lequel est le plus avantageux d'habiter avec des gens de bien, ou d'habiter avec des méchants? Réponds-moi, mon ami; car je ne te demande rien de difficile. N'est-il pas vrai que les méchants font toujours quelque mal à ceux qui les fréquentent, et que les bons font toujours quelque bien à ceux qui vivent avec eux?

MELITUS. Sans doute.

SOCRATE. [25d] Y a-t-il donc quelqu'un qui aime mieux recevoir du préjudice de la part de ceux qu'il fréquente, que d'en recevoir de l'utilité? Réponds-moi, Mélitus; car la loi ordonne de répondre. Y a-t-il quelqu'un qui aime mieux recevoir du mal que du bien?

MÉLITUS. Non, il n'y a personne.

SOCRATE. Mais voyons, quand tu m'accuses de corrompre la jeunesse, et de la rendre plus méchante, dis-tu que je la corromps à dessein, ou sans le vouloir ?

MÉLITUS. A dessein.

SOCRATE. Quoi donc! Mélitus, à ton âge, ta sagesse surpasse-t-elle de si loin la mienne à l'âge où je suis parvenu, que tu saches fort bien que les méchants fassent toujours du mal à ceux qui [25e] les fréquentent et que les bons leur font du bien, et que moi je sois assez ignorant pour ne savoir pas qu'en rendant méchant quelqu'un de ceux qui ont avec moi un commerce habituel, je m'expose à en recevoir du mal, et pour ne pas laisser malgré cela de m'attirer ce mal, le voulant et le sachant? En cela, Mélitus, je ne te crois point, et je ne pense pas qu'il y ait un homme au monde qui puisse te croire. Il faut de deux choses l'une, ou que je ne corrompe pas les [26a] jeunes gens; ou, si je les corromps, que ce soit malgré moi, et sans le savoir: et, dans tous les cas, tu es un imposteur. Si c'est malgré moi que je corromps la jeunesse, la loi ne veut pas qu'on appelle en justice pour des fautes involontaires; mais elle veut qu'on prenne en particulier ceux qui les commettent, et qu'on les instruisse; car il est bien sûr qu'étant instruit, je cesserai de faire ce que, je fais malgré moi : mais tu t'en es bien gardé; tu n'as pas voulu me voir et m'instruire, et tu me traduis devant ce tribunal, où la loi veut qu'on cite ceux qui ont mérité des punitions, et non pas ceux qui n'ont besoin que de remontrances. Ainsi, Athéniens, voilà une [26b] preuve bien évidente de ce que je vous disais, que Mélitus ne s'est jamais mis en peine de toutes ces choses-là, et qu'il n'y a jamais pensé. Cependant, voyons; dis-nous comment je corromps les jeunes gens: n'est-ce pas, selon ta dénonciation écrite, en



leur apprenant à ne pas reconnaître les dieux que reconnaît la patrie, et en leur enseignant des extravagances sur les démons? N'est-ce pas là ce que tu dis?

MÉLITUS. Précisément.

SOCRATE. Mélitus, au nom de ces mêmes dieux dont il s'agit maintenant, explique-toi d'une manière un [26c] peu plus claire, et pour moi et pour ces juges; car je ne comprends pas si tu m'accuses d'enseigner qu'il y a bien des dieux (et dans ce cas, si je crois qu'il y a des dieux, je ne suis donc pas entièrement athée, et ce n'est pas là en quoi je suis coupable), mais des dieux qui ne sont pas ceux de l'état : est-ce là de quoi tu m'accuses? ou bien m'accuses-tu de n'admettre aucun dieu, et d'enseigner aux autres à n'en reconnaître aucun?

MÉLITUS.[26d] Je t'accuse de ne reconnaître aucun dieu.

SOCRATE.O merveilleux Mélitus! pourquoi dis-tu cela? Quoi! je ne crois pas, comme les autres hommes, que le soleil et la lune sont des Dieux?

MÉLITUS.Non, par Jupiter, Athéniens, il ne le croit pas; car il dit que le soleil est une pierre, et la lune une terre.

SOCRATE. Tu crois accuser Anaxagore, mon cher Mélitus, et tu méprises assez nos juges, tu les crois assez ignorants, pour penser qu'ils ne savent pas que les livres d'Anaxagore de Clazomène sont pleins de pareilles assertions. D'ailleurs, les jeunes gens viendraient-ils chercher auprès de moi avec tant d'empressement une doctrine qu'ils pourraient aller à tout moment entendre débiter à [26e] l'orchestre, pour une dragme tout au plus, et qui leur donnerait une belle occasion de se moquer de Socrate, s'il s'attribuait ainsi des opinions qui ne sont pas à lui, et qui sont si étranges et si absurdes? Mais dis-moi, au nom de Jupiter, prétends-tu que je ne reconnais aucun dieu.

MÉLITUS. Oui, par Jupiter, tu n'en reconnais aucun.

SOCRATE. En vérité, Mélitus, tu dis là des choses incroyables, et auxquelles toi-même, à ce qu'il me semble, tu ne crois pas. Pour moi, Athéniens, il me paraît que Mélitus est un impertinent, qui n'a intenté cette accusation que pour m'insulter, et par une audace de jeune homme; il est venu ici [27a] pour me tenter, en proposant une énigme, et disant en lui-même : Voyons si Socrate, cet homme qui, passe pour si sage, reconnaîtra que je me moque, et que je dis des choses qui se contredisent, ou si je le tromperai, lui et tous les auditeurs. En effet, il paraît entièrement se contredire dans, son accusation; c'est comme s'il disait : Socrate est coupable en ce qu'il ne reconnaît pas de dieux, et en ce qu'il reconnaît des dieux; vraiment c'est là se moquer. Suivez-moi, je vous en prie, Athéniens, et examinez avec moi en quoi je pense qu'il se contredit. Réponds,[27b] Mélitus; et vous, juges, comme je vous en ai conjurés au commencement, souffrez que je parle ici à ma manière ordinaire. Dis, Mélitus; y a-t-il quelqu'un dans le monde qui croie qu'il y ait des choses humaines, et qui ne croie pas qu'il y ait des hommes?... Juges, ordonnez qu'il réponde et, qu'il ne fasse pas tant de bruit. Y a-t-il quelqu'un qui croie qu'il y a des règles pour dresser les chevaux, et qu'il n'y a pas de chevaux? des airs de flûte, et point de joueurs de flûte?... Il n'y a personne, excellent Mélitus. C'est moi qui te le dis, puisque tu ne veux pas répondre, et qui le dis à toute l'assemblée. Mais réponds à ceci: Y a-t-il quelqu'un qui admette quelque chose relatif aux démons, et qui croie [27c] pourtant qu'il n'y a point de démons?

MÉLITUS. Non, sans doute.

SOCRATE. Que tu m'obliges de répondre enfin, et à grand peine, quand les juges t'y forcent! Ainsi tu conviens que j'admets et que j'enseigne quelque chose sur les démons: que mon opinion, soit nouvelle, ou soit ancienne, toujours est-il, d'après toi-même, que j'admets quelque



chose sur les démons; et tu l'as juré dans ton accusation. Mais si j'admets quelque chose sur les démons, il faut nécessairement que j'admette des démons; n'est-ce pas? Oui, sans doute; car je prends ton silence pour un consentement. Or, ne regardons-nous [27d] pas les démons comme des dieux, ou des enfants des dieux? En conviens-tu, oui ou non ?

MELITUS. J'en conviens.

SOCRATE. Et par conséquent, puisque j'admets des démons de ton propre aveu, et que les démons sont des dieux, voilà justement la preuve de ce que je disais, que tu viens nous proposer des énigmes, et te divertir à mes dépens, en disant que je n'admets point de dieux, et que pourtant j'admets des dieux, puisque j'admets des démons. Et si les démons sont enfants des dieux, enfants bâtards, à la vérité, puisqu'ils les ont eus de nymphes ou, dit-on aussi, de simples mortelles, qui pourrait croire qu'il y a des enfants des dieux, et qu'il n'y ait pas des dieux? [27e] Cela serait aussi absurde que de croire qu'il y a des mulets nés de chevaux ou d'ânes, et qu'il n'y a ni ânes ni chevaux. Ainsi, Mélitus, il est impossible que tu ne m'aies intenté cette accusation pour m'éprouver, ou faute de prétexte légitime pour me citer devant ce tribunal; car que tu persuades jamais à quelqu'un d'un peu de sens, que le même homme puisse croire qu'il y a des choses relatives aux démons et aux dieux, [28a] et pourtant qu'il n'y a ni démons, ni dieux, ni héros, c'est ce qui est entièrement impossible. Mais je n'ai pas besoin d'une plus longue défense, Athéniens; et ce que je viens de dire suffit, il me semble, pour faire voir que je ne suis point coupable, et que l'accusation de Mélitus est sans fondement. Et quant à ce que je vous disais au commencement, que j'ai contre moi de vives et nombreuses inimitiés, soyez bien persuadés qu'il en est ainsi; et ce qui me perdra si je succombe, ce ne sera ni Mélitus ni Anytus, mais l'envie et la calomnie, qui ont déjà fait périr tant de gens de bien, et qui en feront encore périr tant d'autres; car il ne faut pas espérer [28b] que ce fléau s'arrête à moi.

IV Les réponses au chœur (La Parole à la Cité)

A - « N'as-tu pas honte ? » - « Je n'ai pas honte de tenir mon poste »

Mais quelqu'un me dira peut-être : N'as-tu pas honte, Socrate, de t'être attaché à une étude qui te met présentement en danger de mourir? Je puis répondre avec raison à qui me ferait cette objection : Vous êtes dans l'erreur, si vous croyez qu'un homme, qui vaut quelque chose, doit, considérer les chances de la mort ou de la vie, au lieu de chercher seulement, dans toutes ses démarches, si ce qu'il fait est juste ou injuste, et si c'est l'action d'un homme de bien ou d'un méchant. Ce seraient donc, suivant vous, des insensés que tous ces demi-dieux qui moururent au siège de Troie, et particulièrement le fils[28c] de Thétis, qui comptait le danger pour si peu de chose, en comparaison de la honte, que la déesse sa mère, qui le voyait dans l'impatience d'aller tuer Hector, lui ayant parlé à peu près en ces termes, si je m'en souviens mon fils, si tu venges la mort de Patrocle, ton ami, en tuant Hector, tu mourras; car Ton trépas doit suivre celui d'Hector; lui, méprisant le péril et la mort, et [28d] craignant beaucoup plus de vivre comme un lâche, sans venger ses amis : Que je meure à l'instant, s'écrie-t-il, pourvu que je punisse le meurtrier de Patrocle, et que je ne reste pas ici exposé au mépris. Assis sur mes vaisseaux, fardeau inutile de la terre. Est-ce là s'inquiéter du danger et de la mort? Et en effet, Athéniens, c'est ainsi qu'il en doit

être. Tout homme qui a choisi un poste, parce qu'il le jugeait le plus honorable, ou qui y a été placé par son chef, doit, à mon avis, y demeurer ferme, et ne considérer ni la mort, ni le péril, ni rien autre chose que l'honneur. Ce serait donc de ma part une étrange conduite, Athéniens, si, après avoir gardé fidèlement, comme un brave soldat, tous les postes où j'ai [28e] été mis par vos généraux, à Potidée, à Amphipolis et à Délium, et, après avoir souvent exposé ma vie, aujourd'hui que le dieu de Delphes m'ordonne, à ce que je crois, et comme je l'interprète moi-même, de passer mes jours dans l'étude de la philosophie, en m'examinant moi-même, et en examinant les autres, la peur de [29a] la mort, ou quelque autre danger, me faisait abandonner ce poste. Ce serait là une conduite bien étrange, et c'est alors vraiment qu'il faudrait me citer devant ce tribunal comme un impie qui ne reconnaît point de dieux, qui désobéit à l'oracle, qui craint la mort, qui se croit sage, et qui ne l'est pas; car craindre la mort, Athéniens, ce n'est autre chose que se croire sage sans l'être, car c'est croire connaître ce que l'on ne connaît point. En effet, personne ne connaît ce que c'est que la mort, et si elle n'est pas le plus grand de tous les biens pour l'homme. [29b] Cependant on la craint, comme si l'on savait certainement que c'est le plus grand de tous les maux. Or, n'est-ce pas l'ignorance la plus honteuse que de croire connaître ce que l'on ne connaît point? Pour moi, c'est peut-être en cela que je suis différent de la plupart des hommes; et si j'osais me dire plus sage qu'un autre en quelque chose, c'est en ce que, ne sachant pas bien ce qui se passe après cette vie, je ne crois pas non plus le savoir; mais ce que je sais bien, c'est qu'être injuste, et désobéir à ce qui est meilleur que soi, dieu ou homme, est contraire au devoir et à l'honneur.

B - « Nous te renvoyons absous si tu cesses de philosopher » - « J'obéirai à Dieu, car pour vous je suis un cadeau de Dieu ».

Voilà le mal que je redoute et que je veux fuir, parce que je sais que c'est un mal, et non pas de prétendus maux qui peut-être sont des [29c] biens véritables : tellement que si vous me disiez présentement, malgré les instances d'Anytus qui vous a représenté ou qu'il ne fallait pas m'appeler devant ce tribunal, ou qu'après m'y avoir appelé, vous ne sauriez vous dispenser de me faire mourir, par la raison, dit-il, que si j'échappais, vos fils, qui sont déjà si attachés à la doctrine de Socrate, seront bientôt corrompus sans ressource, si vous me disiez : Socrate, nous rejetons l'avis d'Anytus, et nous te renvoyons absous ; mais c'est à condition que tu cesseras de philosopher et de faire tes recherches accoutumées ; et si tu y retombes , et que tu sois découvert, tu mourras; oui, si vous me [29d] renvoyiez à ces conditions, je vous répondrais sans balancer: Athéniens, je vous honore et je vous aime, mais j'obéirai plutôt au dieu qu'à vous; et tant que je respirerai et que j'aurai un peu de force, je ne cesserai de m'appliquer à la philosophie, de vous donner des avertissements et des conseils, et de tenir à tous ceux que je rencontrerai mon langage ordinaire : ô mon ami! comment, étant Athénien, de la plus grande ville et la plus renommée pour les lumières et la puissance, ne rougis-tu pas de ne penser qu'à amasser des richesses , à acquérir du crédit et [29e] des honneurs, sans t'occuper de la vérité et de la sagesse, de ta âme et de son perfectionnement? Et si quelqu'un de vous prétend le contraire, et me soutient qu'il s'en occupe, je ne l'en croirai point sur sa parole, je ne le quitterai point; mais je l'interrogerai, je l'examinerai, je le confondrai, et si je trouve qu'il ne soit pas vertueux, [30a] mais qu'il fasse semblant de l'être, je lui ferai honte de mettre si peu de prix aux choses les plus précieuses, et d'en mettre tant à celles qui n'en ont aucun. Voilà de quelle



manière je parlerai à tous ceux que je rencontrerai, jeunes et vieux, concitoyens et étrangers, mais plutôt à vous, Athéniens, parce que vous me touchez de plus près; et sachez que c'est là ce que le dieu m'ordonne, et je suis persuadé qu'il ne peut y avoir rien de plus avantageux à la république que mon zèle à remplir l'ordre du dieu : car toute mon occupation est de vous persuader, [30b] jeunes et vieux, qu'avant le soin du corps et des richesses, avant tout autre soin, est celui de l'âme et de son perfectionnement. Je ne cesse de vous dire que ce n'est pas la richesse qui fait la vertu; mais, au contraire, que c'est la vertu qui fait la richesse, et que c'est de là que naissent tous les autres biens publics et particuliers. Si, en parlant ainsi, je corromps la jeunesse, il faut que ces maximes soient un poison; car si on prétend que je dis autre chose, on se trompe, ou l'on vous en impose. Ainsi donc, je n'ai qu'à vous dire : Faites ce que demande Anytus, ou ne le faites pas; renvoyez-moi, ou ne me renvoyez pas, je ne ferai jamais autre chose, quand je devrais [30c] mourir mille fois Ne murmurez pas, Athéniens , et accordez-moi la grâce que je vous ai demandée, de m'écouter patiemment ; cette patience, à mon avis, ne vous sera pas infructueuse. J'ai à vous dire beaucoup d'autres choses qui, peut-être, exciteront vos clameurs ; mais ne vous livrez pas à ces mouvements de colère. Soyez persuadés que si vous me faites mourir, étant tel que je viens de le déclarer, vous vous ferez plus de mal qu'à moi. En effet, ni Anytus ni Mélitus ne me feront aucun mal ; [30d] ils ne le peuvent, car je ne crois pas qu'il soit au pouvoir du méchant de nuire à l'homme de bien. Peut-être me feront-ils condamner à la mort ou à l'exil ou à la perte de mes droits de citoyen, et Anytus et les autres prennent sans doute cela pour de très grands maux; mais moi je ne suis pas de leur avis; à mon sens, le plus grand-de tous les maux, c'est ce qu'Anytus fait aujourd'hui, d'entreprendre de faire périr un innocent. Maintenant, Athéniens, ne croyez pas que ce soit pour l'amour de moi que je me défends, comme on pourrait le croire; c'est pour l'amour de vous, de peur qu'en me condamnant, [30e] vous n'offensiez le dieu dans le présent qu'il vous a fait; car si vous me faites mourir, vous ne trouverez pas facilement un autre citoyen comme moi, qui semble avoir été attaché à cette ville, la comparaison vous paraîtra peut-être un peu ridicule, comme à un coursier puissant et généreux, mais que sa grandeur même appesantit, et qui a besoin d'un éperon qui l'excite et l'aiguillonne. C'est ainsi que le dieu semble m'avoir choisi pour vous exciter et vous aiguillonner, pour gourmander chacun de [31a] vous, partout et toujours sans vous laisser aucun relâche. Un tel homme, Athéniens, sera difficile à retrouver, et, si vous voulez m'en croire, vous me laisserez la vie. Mais peut-être que, fâchés comme des gens qu'on éveille quand ils ont envie de s'endormir, vous me frapperez, et, obéissant aux insinuations d'Anytus, vous me ferez mourir sans scrupule; et après vous retomberez pour toujours dans un sommeil léthargique, à moins que la Divinité, prenant pitié de vous, ne vous envoie encore un homme qui me ressemble. Or, que ce soit elle-même qui m'ait donné à cette ville, c'est ce que vous pouvez aisément reconnaître à cette marque, qu'il y a [31b] quelque chose de plus qu'humain à avoir négligé pendant tant d'années mes propres affaires, pour m'attacher aux vôtres, en vous prenant chacun en particulier, comme un père ou un frère aîné pourrait faire, et en vous exhortant sans cesse à vous appliquer à la vertu. Et si j'avais tiré quelque salaire de mes exhortations, ma conduite pourrait s'expliquer; mais vous voyez que mes accusateurs mêmes, qui m'ont calomnié avec tant d'impudence, n'ont pourtant pas eu; le front de me reprocher et d'essayer de prouver par témoins; [31c] que j'aie jamais exigé ni demandé le moindre salaire; et je puis offrir de la vérité de ce que j'avance un assez bon témoin, à ce qu'il me semble: ma pauvreté.



C – « Mais alors pourquoi n’as-tu pas pris le pouvoir ? » - « Pour corriger les citoyens il faut rester particulier ».

Mais peut-être paraîtra-t-il inconséquent que je me sois mêlé de donner à chacun de vous des avis en particulier, et que je n'aie jamais eu le courage de me trouver dans les assemblées du peuple, pour donner mes conseils à la république. Ce qui m'en a empêché, Athéniens, c'est ce que je ne sais quoi de divin et de démoniaque, [31d] dont vous m'avez si souvent entendu parler, et dont Mélitus, pour plaisanter, a fait un chef d'accusation contre moi. Ce phénomène extraordinaire s'est manifesté en moi dès mon enfance; c'est une voix qui rie se fait entendre que pour me détourner de ce que j'ai résolu, car jamais elle ne m'exhorte à rien entreprendre: c'est elle qui s'est toujours opposée à moi, quand j'ai voulu me mêler des affaires de la république, et elle s'y est opposée fort à propos; car sachez bien qu'il y a longtemps que je ne serais plus en [31e] vie, si je m'étais mêlé des affaires publiques, et je n'aurais rien avancé ni pour vous, ni pour moi. Ne vous fâchez point, je vous en conjure, si je vous dis la vérité. Non, quiconque voudra lutter franchement contre les passions d'un peuple, celui d'Athènes, ou tout autre peuple; quiconque voudra empêcher qu'il ne se commette rien d'injuste ou d'illégal dans un état, ne le fera [32a] jamais impunément. Il faut de toute nécessité que celui qui veut combattre pour la justice, s'il veut vivre quelque temps, demeure simple particulier, et ne prenne aucune part au gouvernement. Je puis vous en donner des preuves incontestables, et ce ne seront pas des raisonnements, mais ce qui a bien plus d'autorité auprès de vous, des faits. Écoutez donc ce qui m'est arrivé, afin que vous sachiez bien que je sois incapable de céder à qui que ce soit contre le devoir, par crainte de la mort; et que, ne voulant pas le faire, il est impossible que je ne périsse pas. Je vais vous dire des choses qui vous déplairont, et où vous trouverez peut-être la jactance des plaidoyers ordinaires: cependant je ne vous dirai rien qui ne soit vrai.[32b] Vous savez, Athéniens, que je n'ai jamais exercé aucune magistrature, et que j'ai été seulement sénateur. La tribu Antiochide, à laquelle j'appartiens, était justement de tour au Prytanée, lorsque, contre toutes les lois, vous vous opiniâtrâtes à faire simultanément le procès aux dix généraux qui avaient négligé d'ensevelir les corps de ceux qui allaient péri au combat naval des Arginuses; injustice que vous reconnûtes, et dont vous vous repentîtes clans la suite. En cette occasion, je fus le seul des prytanes qui osai m'opposer à la violation des lois, et voter contre vous. Malgré les orateurs qui se préparaient à me dénoncer, malgré vos menaces et vos cris, j'aimai mieux courir ce danger avec [32c] la loi et la justice, que de consentir avec vous à une si grande iniquité, par la crainte des chaînes ou de la mort. Ce fait eut lieu pendant que le gouvernement démocratique subsistait encore. Quand vint l'oligarchie, les Trente me mandèrent moi cinquième au Tholos et me donnèrent l'ordre d'amener de Salamine Léon le Salaminien, afin qu'on le fit mourir; car ils donnaient de pareils ordres à beaucoup de personnes, pour compromettre le plus de monde qu'ils pourraient; et alors je prouvai, non pas en paroles, mais [32d] par des effets, que je me souciais de la mort comme de rien, si vous me passez cette expression triviale, et que mon unique soin était de ne rien faire d'impie et d'injuste. Toute la puissance des Trente, si terrible alors, n'obtint rien de moi contre la justice. En sortant du Tholos, les quatre autres s'en allèrent à Salamine, et amenèrent Léon, et moi je me retirai dans ma maison; et il ne faut pas douter que ma mort n'eût suivi ma désobéissance, si ce gouvernement n'eût été aboli bientôt après. C'est ce que peuvent [32e] attester



un grand nombre de témoins. Pensez-vous donc que j'eusse vécu tant d'années, si je me fusse mêlé des affaires de la république, et qu'en homme de bien, j'eusse tout foulé aux pieds pour ne penser qu'à défendre la justice? Il s'en faut bien, Athéniens; ni moi, ni aucun autre homme, ne l'aurions pu faire. [33a] Pendant tout le cours de ma vie, toutes les fois qu'il m'est arrivé de prendre part aux affaires publiques, vous me trouverez le même; le même encore dans mes relations privées, ne cédant jamais rien à qui que ce soit contre la justice, non pas même à aucun de ces tyrans, que mes calomniateurs veulent faire passer pour mes disciples. Je n'ai jamais été le maître de personne; mais si quelqu'un, jeune ou vieux, a désiré s'entretenir avec moi, et voir comment je m'acquitte de ma mission, je n'ai refusé à personne cette satisfaction. [33b] Loin de parler quand on me paie, et de me taire quand on ne me donne rien, je laisse également le riche et le pauvre m'interroger; ou, si on l'aime mieux, on répond à mes questions, et l'on entend ce que j'ai à dire. Si donc, parmi ceux qui me fréquentent, il s'en trouve qui deviennent honnêtes gens ou malhonnêtes gens, il ne faut ni m'en louer ni m'en blâmer; ce n'est pas moi qui en suis la cause, je n'ai jamais promis aucun enseignement, et je n'ai jamais rien enseigné; et si quelqu'un prétend avoir appris ou entendu de moi en particulier autre chose que ce que je dis publiquement à tout le monde, soyez persuadés que c'est une imposture. Vous savez maintenant pour quoi on aime à converser si longtemps avec moi : [33c] je vous ai dit la vérité toute pure; c'est qu'on prend plaisir à voir confondre ces gens qui se prétendent sages, et qui ne le sont point; et, en effet, cela n'est pas désagréable. Et je n'agis ainsi, je vous le répète, que pour accomplir l'ordre que le dieu m'a donné par la voix des oracles, par celle des songes et par tous les moyens qu'aucune autre puissance céleste a jamais employés pour communiquer sa volonté à un mortel. Si ce que je vous dis n'était pas vrai il vous serait aisé de me convaincre de mensonge; [33d] car si je corrompais les jeunes gens, et que j'en eusse déjà corrompu, il faudrait que ceux qui, en avançant en âge, ont reconnu que je leur ai donné de pernicious conseils dans leur jeunesse, vinssent s'élever contre moi, et me faire punir; et s'ils ne voulaient pas se charger eux-mêmes de ce rôle, ce serait le devoir des personnes de leur famille, comme leurs pères ou leurs frères ou leurs autres parents, de venir demander vengeance contre moi, si j'ai nui à ceux qui leur appartiennent; et j'en vois plusieurs qui sont [33e] ici présents, comme Criton, qui est du même bourg que moi, et de mon âge, père de Critobule, que voici; Lysanias de Sphettios, avec son fils Eschine; Antiphon de Céphise, père d'Épigenès, et beaucoup d'autres dont les frères me fréquentaient, comme Nicostrate, fils de Zotide, et frère de Théodote. Il est vrai que Théodote est mort, et qu'ainsi il n'a plus besoin, du secours de son frère. Je vois encore Parale, fils de Démodocus, et dont le frère était [34a] Théagès; Adimante, fils d'Ariston, avec son frère Platon; Acéantodore, frère d'Apollodore, que je reconnais aussi, et beaucoup d'autres dont Mélitus aurait bien dû faire comparaître au moins un comme témoin dans sa cause. S'il n'y a pas pensé, il est encore temps; je lui permets de le faire; qu'il dise donc s'il le peut. Mais vous trouverez tout le contraire, Athéniens; vous verrez qu'ils sont tout prêts à me défendre, moi qui ai corrompu et perdu leurs enfants et leurs frères, [34b] s'il faut en croire Mélitus et Anytus; car je ne veux pas faire valoir ici le témoignage de ceux que j'ai corrompus, ils pourraient avoir leur raison pour me défendre; mais leurs parons, que je n'ai pas séduits, qui sont déjà avancés en âge, quelle autre raison peuvent-ils avoir de se déclarer pour moi, que mon bon droit et mon innocence; et leur persuasion que Mélitus est un imposteur, et que je dis la vérité?



D – « Au moins pleure ! » - « La vérité doit être suffisante »

Mais en voilà assez, Athéniens; telles sont à peu près les raisons que je puis employer pour me défendre; les autres seraient du même genre.[34c]

Mais peut-être se trouvera-t-il quelqu'un parmi vous qui s'irritera contre moi, en se souvenant que, dans un péril beaucoup moins grand, il a conjuré et supplié les juges avec larmes, et que, pour exciter une plus grande compassion, il a fait paraître ses enfants, tous ses parons et tous ses amis; au lieu que je ne fais rien de tout cela, quoique , selon toute apparence , je cours le plus grand danger. Peut-être que cette différence, se présentant à son esprit, l'aigrira contre moi, et que, dans le dépit que lui [34d] causera ma conduite, il donnera son suffrage avec colère. S'il y a ici quelqu'un qui soit dans ces sentiments; ce que je ne saurais croire, mais j'en fais la supposition, je pourrais lui dire avec raison: Mon ami, j'ai aussi des parents; car pour me servir de l'expression d'Homère. Je ne suis point né d'un chêne ou d'un rocher, mais d'un homme. Ainsi, Athéniens, j'ai des parents; et pour des enfants, j'en ai trois, l'un déjà dans l'adolescence, les deux autres encore en bas âge; et cependant je ne les ferai pas paraître ici pour vous engager à m'absoudre. Pourquoi ne le ferai-je pas? Ce n'est ni par une [34e] opiniâtreté superbe, ni par aucun mépris pour vous; d'ailleurs, il ne s'agit pas ici de savoir si je regarde la mort avec intrépidité ou avec faiblesse; mais pour mon honneur, pour le vôtre et celui de la république, il ne me paraît pas convenable d'employer ces sortes de moyens, à l'âge que j'ai, et avec ma réputation, vraie ou fausse, puisque enfin c'est une [35a] opinion généralement reçue que Socrate a quelque avantage sur le vulgaire des hommes. En vérité, il serait honteux que ceux qui parmi vous se distinguent par la sagesse, le courage ou quelque autre vertu, ressemblaient à beaucoup de gens que j'ai vus, quoiqu'ils eussent toujours passé pour de grands personnages, faire pourtant des choses d'une bassesse étonnante quand on les jugeait, comme s'ils eussent cru qu'il leur arriverait un bien grand mal si vous les faisiez mourir, et qu'ils deviendraient immortels si vous daigniez-leur laisser la vie. De tels hommes déshonorent la patrie; [35b] car ils donneraient lieu aux étrangers de penser que parmi les Athéniens, ceux qui ont le plus de vertu, et que tous les autres choisissent préférablement à eux-mêmes pour les élever aux emplois publics et aux dignités, ne diffèrent en rien des femmes; et c'est ce que vous ne devez pas faire, Athéniens, vous qui aimez la gloire; et si nous voulions nous conduire ainsi, vous devriez ne pas le souffrir, et déclarer que celui qui a recours à ces scènes tragiques pour exciter la compassion, et qui par-là vous couvre de ridicule, vous le condamneriez plutôt que celui qui attend tranquillement votre sentence. Mais sans parler de l'opinion, il me semble que [35c] la justice veut qu'on ne doive pas son salut à ses prières, qu'on ne supplie pas le juge, mais qu'on l'éclaire et qu'on le convainque; car le juge ne siège pas ici pour sacrifier la justice au désir de plaire, mais pour la suivre religieusement: il a juré, non de faire grâce à qui bon lui semble, mais de juger suivant les lois. Il ne faut donc pas que nous vous accoutumions au parjure, et vous ne devez pas vous y laisser accoutumer; car les uns et les autres nous nous rendrions coupables envers les dieux. N'attendez donc point de moi, Athéniens, que j'aie recours auprès de vous à des choses que je ne crois ni honnêtes, ni justes, [35d] ni pieuses, et que j'y aie recours dans une occasion où je suis accusé d'impiété par Mélitus; si je vous fléchissais par mes prières, et que je vous forçasse à violer votre serment, c'est alors que je vous enseignerais l'impiété, et en voulant me justifier, je prouverais contre moi-même que je ne crois point aux dieux. Mais il s'en faut bien, Athéniens, qu'il en soit ainsi. Je crois plus aux dieux



qu'aucun de mes accusateurs; et je vous abandonne avec confiance à vous et au dieu de Delphes le soin de prendre à mon égard le parti le meilleur et pour moi et pour vous.

PAUSE - Les juges ayant été aux voix, la majorité déclare que Socrate est coupable.



DEUXIEME DISCOURS : LA PROPOSITION DE LA PEINE.

Le jugement que vous venez de [36a] prononcer, Athéniens, m'a peu ému, et par bien des raisons; d'ailleurs je m'attendais à ce qui est arrivé. Ce qui me surprend bien plus, c'est le nombre des voix pour ou contre; j'étais bien loin de m'attendre à être condamné à une si faible majorité; car, à ce qu'il paraît, il n'aurait fallu que trois voix de plus pour que je fusse absous. Je puis donc me flatter d'avoir échappé à Mélitus, et non seulement je lui ai échappé, mais il est évident que si Anytus et Lycon ne se fussent levés pour m'accuser, il aurait été condamné à payer [36b] mille drachmes, comme n'ayant pas obtenu la cinquième partie des suffrages. C'est donc la peine de mort que cet homme réclame contre moi; à la bonne heure; et moi, de mon côté, Athéniens, à quelle peine me condamnerai-je ?

Je dois choisir ce qui m'est dû...et que m'est-il dû? Quelle peine afflictive, ou quelle amende mérité-je, moi, qui me suis fait un principe de ne connaître aucun repos pendant toute ma vie, négligeant ce que les autres recherchent avec tant d'empressement, les richesses, le soin de ses affaires domestiques, les emplois militaires, les fonctions d'orateur et toutes les autres dignités; moi, qui ne suis jamais entré dans aucune des conjurations et des cabales si fréquentes dans la république, me [36c] trouvant réellement trop honnête homme pour ne pas me perdre en prenant part à tout cela; moi qui, laissant de côté toutes les choses où je ne pouvais être utile ni à vous ni à moi, n'ai voulu d'autre occupation que celle de vous rendre à chacun en particulier le plus grand de tous les services, en vous exhortant tous individuellement à ne pas songer à ce qui vous appartient accidentellement plutôt qu'à ce qui constitue votre essence, et à tout ce qui peut vous rendre vertueux et sages; à ne pas songer aux intérêts passagers de la patrie plutôt qu'à la patrie elle-même, [36d] et ainsi de tout le reste?

Athéniens, telle a été ma conduite; que mérite-t-elle? Une récompense, si vous voulez être justes, et même une récompense qui puisse me convenir. Or, qu'est-ce qui peut convenir à un homme pauvre, votre bienfaiteur, qui a besoin de loisir pour ne s'occuper qu'à vous donner des conseils utiles? Il n'y a rien qui lui convienne plus, Athéniens, que d'être nourri dans le Prytanée; et il le mérite bien plus que celui qui, aux jeux Olympiques, a remporté le prix de la course à cheval, ou de la course des chars à deux ou à quatre chevaux; car celui-ci ne vous rend heureux qu'en [36e] apparence : moi, je vous enseigne à l'être véritablement : celui-ci a de quoi vivre, et moi je n'ai rien.

Si donc il me faut déclarer ce que je mérite, en bonne justice, je le déclare, c'est [37a] d'être nourri au Prytanée. Quand je vous parle ainsi, Athéniens, vous m'accuserez peut-être de la même arrogance qui me faisait condamner tout à l'heure les prières et les lamentations. Mais ce n'est nullement cela; mon véritable motif est que j'ai la conscience de n'avoir jamais commis envers personne d'injustice volontaire; mais je ne puis vous le persuader, car il n'y a que quelques instants que nous nous entretenons ensemble, tandis que vous auriez fini par me croire peut-être, si vous aviez, [37b] comme d'autres peuples, une loi qui, pour une condamnation à mort, exigeât un procès de plusieurs jours , au lieu qu'en si peu de temps , il est impossible de détruire des calomnies invétérées. Ayant donc la conscience que je n'ai jamais été injuste envers personne, je suis bien éloigné de vouloir l'être envers moi-même, d'avouer que je mérite une punition, et de me condamner à quelque chose de semblable; et cela dans quelle crainte? Quoi ! pour éviter la peine que réclame contre moi Mélitus, et de laquelle j'ai déjà dit que je ne sais pas si elle est un bien ou un mal, j'irai choisir une peine que je sais très-certainement être un mal, et je m'y condamnerai moi-même! [37c]



Choisirai-je les fers? Mais pourquoi me faudrait-il passer ma vie en prison, esclave du pouvoir des Onze, qui se renouvelle toujours? Une amende, et la prison jusqu'à ce que je l'aie payée? Mais cela revient au même, car je n'ai pas de quoi la payer.

Me condamnerai-je à l'exil? Peut-être y consentiriez-vous. Mais il faudrait que l'amour de la vie m'eût bien aveuglé, Athéniens, pour que je pusse m'imaginer que, si vous, mes concitoyens, vous n'avez pu supporter [37d] ma manière d'être et mes discours, s'ils vous sont devenus tellement importuns et odieux qu'aujourd'hui vous voulez enfin vous en délivrer, d'autres n'auront pas de peine à les supporter. Il s'en faut de beaucoup, Athéniens. En vérité, ce serait une belle vie pour moi, vieux comme je suis, de quitter mon pays, d'aller errant de ville en ville, et de vivre comme un proscrit. Car je sais que partout où j'irai, les jeunes gens viendront m'écouter comme ici; si je les rebute, eux-mêmes me feront bannir par les hommes [37e] plus âgés; et si je ne les rebute pas, leurs pères et leurs parents me banniront, à cause d'eux.

Mais me dira-t-on peut-être : Socrate, quand tu nous auras quittés, ne pourras-tu pas te tenir en repos, et garder le silence? Voilà ce qu'il y a de plus difficile à faire entendre à [38a] quelques-uns d'entre vous; car si je dis que ce serait désobéir au dieu, et que, par, cette raison, il m'est impossible de me tenir en repos, vous ne me croirez point, et prendrez cette réponse pour une plaisanterie; et, d'un autre côté, si je vous dis que le plus grand bien de l'homme, c'est de s'entretenir chaque jour de la vertu et des autres choses dont vous m'avez entendu discourir, m'examinant et moi-même et les autres: car une vie sans examen n'est pas une vie; si je vous dis cela, vous me croirez encore moins. Voilà pourtant la vérité, Athéniens ; mais il n'est pas aisé de vous en convaincre. Au reste, je ne suis point accoutumé à me juger digne de souffrir aucun mal. [38b] Si j'étais riche, je me condamnerais volontiers à une amende telle que je pourrais la payer, car cela ne me ferait aucun tort; mais, dans la circonstance présente... car enfin je n'ai rien...à moins que vous ne consentiez à m'imposer seulement à ce que je suis en état de payer; et je pourrais aller peut-être jusqu'à une mine d'argent; c'est donc à cette somme que je me condamne. Mais Platon, que voilà, Criton, Critobule et Apollodore veulent que je me condamne à trente mines, dont ils répondent. En conséquence, je m'y condamne; et assurément je vous présente des cautions qui sont très-solvables.

Les juges vont aux voix pour l'application de la peine, et Socrate est condamné à mort.



TROISIEME DISCOURS : LA PREDICTION ET LE CONGE

Point n'avoir pas eu la patience d'attendre un peu de temps, [38c] Athéniens, vous allez fournir un prétexte à ceux qui voudront diffamer la république; ils diront que vous avez fait mourir Socrate, cet homme sage; car pour aggraver votre honte, ils m'appelleront sage, quoique je ne le sois point. Mais si vous aviez attendu encore un peu de temps, la chose serait venue d'elle-même; car voyez mon âge; je suis déjà bien [38d] avancé dans la vie, et tout près de la mort.

La prophétie pour les condamnateurs

Je ne dis pas cela pour vous tous, mais seulement pour ceux qui m'ont condamné à mort ; c'est à ceux-là que je veux m'adresser encore. Peut-être pensez-vous que si j'avais cru devoir tout faire et tout dire pour me sauver, je n'y serais point parvenu, faute de savoir trouver des paroles capables de persuader? Non, ce ne, sont pas les paroles qui m'ont manqué, Athéniens, mais l'impudence: je succombe pour n'avoir pas voulu vous dire les choses que vous aimez tant à entendre; pour n'avoir pas voulu me [38e] lamenter, pleurer, et descendre à toutes les bassesses auxquelles on vous a accoutumés. Mais le péril où j'étais ne m'a point paru une raison de rien faire qui fût indigne d'un homme libre, et maintenant encore je ne me repens pas de m'être ainsi défendu; j'aime beaucoup mieux mourir après m'être défendu comme je l'ai fait, que de devoir la vie à une lâche apologie. Ni devant les tribunaux, ni dans les combats, il n'est permis ni à moi ni à aucun autre d'employer toutes sortes de moyens pour éviter la mort. Tout le monde [39a] sait qu'à la guerre il serait très-facile de sauver sa vie, en jetant ses armes, et en demandant quartier à ceux qui vous poursuivent; de même, dans tous les dangers, on trouve mille expédients pour éviter la mort, quand on est décidé à tout dire et à tout faire. Eh! ce n'est pas là ce qui est difficile, Athéniens, que d'éviter la mort; [39b] mais il l'est beaucoup d'éviter le crime; il court plus vite que la mort. C'est pourquoi, vieux et pesant comme je suis, je me suis laissé atteindre par le plus lent des deux; tandis que le plus agile, le crime, s'est attaché à mes accusateurs, qui ont de la vigueur et de la légèreté. Je m'en vais donc subir la mort à laquelle vous m'avez condamné, et eux l'iniquité et l'infamie à laquelle la vérité les condamne. Pour moi, je m'en tiens à ma peine, et eux à la leur. En effet, peut-être est-ce ainsi que les choses devaient se passer; et, selon moi, tout est pour le mieux. [39c] Après cela, ô vous qui m'avez condamné voici ce que j'ose vous prédire; car je suis précisément dans les circonstances où les hommes lisent dans l'avenir, au moment de quitter la vie. Je vous dis donc que si vous me faites périr; vous en serez punis aussitôt après ma mort par une peine bien plus cruelle crue celle à laquelle vous me condamnez; en effet, vous ne me faites mourir que pour vous délivrer de l'importun fardeau de rendre compte de votre vie: mais il vous arrivera tout le contraire, je vous le prédis. [39d] Il va s'élever contre vous un bien plus grand nombre de censeurs que je retenais sans que vous vous en aperçussiez; censeurs d'autant plus difficiles, qu'ils sont plus jeunes, et vous n'en, serez que plus irrités; car si vous pensez qu'en tuant les gens, vous empêcherez qu'on vous reproche de mal vivre, vous vous trompez. Cette manière de se délivrer de ses censeurs n'est ni honnête ni possible : celle qui est en même temps et la plus honnête et la plus facile, c'est, au lieu de fermer la



bouche aux autres, de se rendre meilleur soi-même. Voilà ce que j'avais à prédire à ceux qui m'ont condamné : il ne me reste qu'à prendre congé d'eux. [39e]

La conversation avec les acquitteurs (la Parole à Socrate et le silence de Dieu).

Mais pour vous, qui m'avez absous par vos suffrages, Athéniens, je m'entretiendrai volontiers avec vous sur ce qui vient de se passer, pendant que les magistrats sont occupés, et qu'on ne me mène pas encore où je dois mourir.

Arrêtez-vous donc quelques instants, et employons à converser ensemble le temps qu'on me laisse. [40a] Je veux vous raconter, comme à mes amis, une chose qui m'est arrivée aujourd'hui, et vous apprendre ce qu'elle signifie. Oui, juges (et en vous appelant ainsi, je vous donne le nom que vous méritez), il m'est arrivé aujourd'hui quelque chose d'extraordinaire. Cette inspiration prophétique qui n'a cessé de se faire entendre à moi dans tout le cours de ma vie, qui dans les moindres occasions n'a jamais manqué de me détourner de tout ce que j'allais faire de mal, aujourd'hui qu'il m'arrive ce que vous voyez, ce qu'on pourrait prendre, et ce qu'on prend en [40b] effet pour le plus grand de tous les maux, cette voix divine a gardé le silence; elle ne m'a arrêté ni ce matin quand je suis sorti de ma maison, ni quand je suis venu devant ce tribunal, ni tandis que je parlais, quand j'allais dire quelque chose. Cependant, dans beaucoup d'autres circonstances, elle vint m'interrompre au milieu de mon discours; mais aujourd'hui elle ne s'est opposée à aucune de mes actions, à aucune de mes paroles: quelle en peut être la cause? Je vais vous le dire; c'est que ce qui m'arrive est, selon toute vraisemblance, un bien; et nous nous trompons sans [40c] aucun doute, si nous pensons que la mort soit un mal. Une preuve évidente pour moi, c'est qu'inafailliblement, si j'eusse dû mal faire aujourd'hui, le signe ordinaire m'en eût averti. Voici encore quelques raisons d'espérer que la mort est un bien. Il faut qu'elle soit de deux choses l'une, ou l'anéantissement absolu, et la destruction de toute conscience, ou, comme on le dit, un simple changement, le passage de l'âme d'un lieu dans un autre. Si la mort est la [40d] privation de tout sentiment, un sommeil sans aucun songe, quel merveilleux avantage n'est-ce pas que de mourir? Car, que quelqu'un choisisse une nuit ainsi passée dans un sommeil profond que n'aurait troublé aucun songe, et qu'il compare cette nuit avec toutes les nuits et avec tous les jours qui ont rempli le cours entier de sa vie; qu'il réfléchisse, et qu'il dise en conscience combien dans sa vie il a eu de jours et de nuits plus heureuses et; plus douces que celle-là; je suis persuadé que non-seulement un simple [40e] particulier, mais que le grand roi lui-même en trouverait un bien petit nombre, et qu'il serait aisé de les compter. Si la mort est quelque chose de semblable, je dis qu'elle n'est pas un mal; car la durée tout entière ne paraît plus ainsi qu'une seule nuit. Mais si la mort est un passage de ce séjour dans un autre, et si ce qu'on dit est véritable, que là est le rendez-vous de tous ceux qui ont vécu, quel plus grand bien peut-on imaginer, [41a] mes juges? Car enfin, si en arrivant aux enfers, échappés à ceux qui se prétendent ici-bas des juges, l'on y trouve les vrais juges, ceux qui passent pour y rendre la justice, Minos, Rhadamanthe, Éaque, Triptolème et tous ces autres demi-dieux qui ont été justes pendant leur vie, le voyage serait-il donc si malheureux? Combien ne donnerait-on pas pour s'entretenir avec Orphée, Musée, Hésiode, Homère? Quant à moi, si cela [41b] est véritable, je veux mourir plusieurs fois. O pour moi surtout l'admirable passe-temps, de me trouver là avec Palamède, Ajax fils de Télamon, et tous ceux, des temps anciens, qui sont morts victimes de condamnations injustes ! Quel



agrément de comparer mes aventures avec les leurs! Mais mon plus grand plaisir serait d'employer ma vie, là comme ici, à interroger et à examiner tous ces personnages, pour distinguer ceux qui sont véritablement sages, et ceux qui croient l'être et ne le sont point. A quel prix ne voudrait-on, pas, mes juges, examiner [41c] un peu celui qui mena contre Troie une si nombreuse armée, ou Ulysse ou Sisyphe, et tant d'autres, hommes et femmes, avec lesquels ce serait une félicité inexprimable de converser et de vivre, en les observant et les examinant? Là du moins on n'est pas condamné à mort pour cela; car les habitants de cet heureux séjour, entre mille avantages qui mettent leur condition bien au-dessus de la nôtre, jouissent d'une vie immortelle, si du moins ce qu'on en dit est véritable.

C'est pourquoi, mes juges, soyez pleins d'espérance dans la mort, et ne pensez qu'à [41d] cette vérité, qu'il n'y a aucun mal pour l'homme de bien, ni pendant sa vie ni après sa mort, et que les dieux ne l'abandonnent jamais; car ce qui m'arrive n'est point l'effet du hasard; et il est clair pour moi que mourir dès à présent, et être délivré des soucis de la vie, était ce qui me convenait le mieux; aussi la voix céleste s'est tue aujourd'hui, et je n'ai aucun ressentiment contre mes accusateurs, ni contre ceux qui m'ont condamné, quoique leur intention n'ait pas été de me faire du bien, et qu'ils n'aient cherché qu'à me nuire; en quoi j'aurais bien quelque raison de me plaindre d'eux. [41e] Je ne leur ferai qu'une seule prière. Lorsque mes enfants seront grands, si vous les voyez rechercher les richesses ou toute autre chose plus que la vertu, punissez-les, en les tourmentant comme je vous ai tourmentés; et, s'ils se croient quelque chose, quoiqu'ils ne soient rien, faites-les rougir de leur insouciance et de leur présomption; c'est ainsi que je me suis conduit avec vous. Si vous faites cela, moi et mes enfants nous n'aurons qu'à vous louer de votre justice. [42a] Mais il est temps que nous nous quittions, moi pour mourir, et vous pour vivre. Qui de nous a le meilleur partage ? Personne ne le sait, excepté Dieu.



« L'AURORE PARAÎT A PEINE »

SOCRATE Pourquoi déjà venu, Criton ? N'est-il pas encore bien matin ?

CRITON. Il est vrai.

SOCRATE. Quelle heure peut-il être ?

CRITON L'aurore paraît à peine.

SOCRATE. Je m'étonne que le gardien de la prison t'ait laissé entrer.

CRITON. Il est déjà habitué à moi, pour m'avoir vu souvent ici; d'ailleurs il m'a quelque obligation.

SOCRATE. Arrives-tu à l'instant, ou y a-t-il longtemps que tu es arrivé ?

CRITON. Assez longtemps.

SOCRATE. Pourquoi donc ne pas m'avoir éveillé sur-le-champ, au lieu de t'asseoir auprès de moi sans rien dire ?

CRITON. Par Zeus! Je m'en serais bien gardé; pour moi, à ta place, je ne voudrais pas être éveillé dans une si triste conjoncture. Aussi, il y a déjà longtemps que je suis là, me livrant au plaisir de contempler la douceur de ton sommeil; et je n'ai pas voulu t'éveiller pour te laisser passer le plus doucement possible ce qui te reste vivre encore. Et, en vérité, Socrate, je t'ai félicité souvent de ton humeur pendant tout le cours de ta vie; mais, dans le malheur présent, je te félicite bien plus encore de ta fermeté et de ta résignation.

SOCRATE. C'est qu'il ne me siérait guère, Criton, de trouver mauvais qu'à mon âge il faille mourir.

CRITON. Eh! combien d'autres, Socrate, au même âge que toi, se trouvent en de pareils malheurs, que pourtant la vieillesse n'empêche pas s'irriter contre leur sort

LE SONGE

SOCRATE. Soit; mais enfin quel motif t'amène si matin?

CRITON. Une nouvelle, Socrate, fâcheuse et accablante, non pas pour toi, à ce que je vois, mais pour moi et tous tes amis. Quant à moi, je le sens, j'aurai bien de la peine à la supporter.

SOCRATE. Quelle nouvelle? Est-il arrivé de Délos le vaisseau au retour duquel je dois mourir ?

CRITON. Non, pas encore; mais il paraît qu'il doit arriver aujourd'hui, à ce que disent des gens qui viennent de Sunium, où ils l'ont laissé. Ainsi il ne peut manquer d'être ici aujourd'hui; et demain matin, Socrate, il te faudra quitter la vie.

SOCRATE. A la bonne heure, Criton : si telle est la volonté des dieux, qu'elle s'accomplisse. Cependant je ne pense pas qu'il arrive aujourd'hui.

CRITON. Et pourquoi ?

SOCRATE. Je vais te le dire. Ne dois-je pas mourir le lendemain du jour où le vaisseau sera arrivé ?

CRITON. C'est au moins ce que disent ceux de qui cela dépend.

SOCRATE. Eh bien! Je ne crois pas qu'il arrive aujourd'hui, mais, demain. Je le conjecture d'un songe que j'ai eu cette nuit, il n'y a qu'un moment; et à ce qu'il paraît tu as bien fait de ne pas m'éveiller.

CRITON. Quel est donc ce songe?

SOCRATE. Il m'a semblé voir une femme belle et majestueuse, ayant des vêtements blancs, s'avancer, vers moi, m'appeler, et me dire : Socrate, dans trois jours tu seras arrivé à la fertile Pythie¹.

CRITON, Voilà un songe étrange , Socrate!

SOCRATE, Le sens est très clair, à ce qui, semble?

LA PAROLE AU VULGAIRE : L'OSCILLATION HASARDEUSE DES IMAGES

CRITON. Beaucoup trop. Mais, ô mon cher Socrate! Il en est temps encore, suis mes conseils, et sauve toi; car, pour moi, dans ta mort je trouverai plus d'un malheur: outre la douleur d'être privé de toi,

¹ [Homère, Iliade, IX, 363]

d'un ami, tel que je n'en retrouverai jamais de pareil, **j'ai encore à craindre que le vulgaire, qui ne nous connaît bien ni l'un ni l'autre, ne croie que, pouvant te sauver si j'avais voulu sacrifier quelque argent, j'ai négligé de le faire.** Or, y a-t-il une réputation plus honteuse que de passer pour plus attaché à son argent qu'à ses amis? Car jamais le vulgaire ne voudra se persuader que c'est toi qui as refusé de sortir d'ici, malgré nos instances.

SOCRATE. Mais **pourquoi, cher Criton, nous tant mettre en peine de l'opinion du vulgaire? Les hommes sensés, dont il faut beaucoup plus, s'occuper, sauront bien reconnaître comment les choses se seront véritablement passées.**

CRITON. Tu vois pourtant qu'il est nécessaire, Socrate, de se mettre en peine de l'opinion du vulgaire, et ce qui arrive nous fait assez voir qu'il est non seulement capable de faire un peu de mal, mais les maux les plus grands, quand il écoute la calomnie.

SOCRATE. Et plût aux dieux, Criton, que **la multitude** fût capable de faire les plus grands maux, pour qu'elle pût aussi faire les plus grands biens! Ce serait une chose, heureuse; mais elle ne peut ni l'un ni l'autre, car il ne dépend pas d'elle de rendre les hommes sages ou insensés. Elle **agit au hasard.**

A « Ce n'est pas une action juste que de te livrer toi-même, quand tu peux te sauver »

B « Pense aux conséquences honteuses pour tes amis, tes fils, toi-même »

CRITON. Eh bien soit; mais dis-moi, Socrate, ne t'inquiètes-tu pas pour moi et tes autres amis? **Ne crains-tu pas que, si tu t'échappes, les délateurs nous fassent des affaires, nous accusent de t'avoir enlevé,** et que nous soyons forcés de perdre toute notre fortune, ou de sacrifier beaucoup d'argent, et d'avoir peut-être à souffrir quelque chose de pis? Si c'est là ce que tu crains, rassure-toi. Il est juste que pour te sauver, nous courions ces dangers, et de plus grands, s'il le faut. Ainsi crois-moi, suis le conseil que je te donne. **SOCRATE.** Oui, Criton, j'ai toutes ces inquiétudes, et bien d'autres encore.

CRITON **Je puis donc te les ôter;** car on ne demande pas beaucoup d'argent pour te tirer d'ici et te mettre en sûreté; et puis ne vois-tu pas que ces délateurs sont à bon marché, et ne nous coûteront pas grand-chose. **Ma fortune est à toi;** elle suffira, je pense; et si, par intérêt pour moi, tu ne crois pas devoir en faire usage, il a ici des étrangers qui mettent la leur à ta disposition. Un d'eux, Simmias de Thèbes, a apporté pour cela l'argent nécessaire; Cébès et beaucoup d'autres te font les mêmes offres. Ainsi, je te le répète, que ces craintes ne t'empêchent pas de pourvoir à ta sûreté; et quant à ce que tu disais devant le tribunal; que si tu, sortais d'ici, tu ne saurais que devenir, que cela ne t'embarrasse point. **Partout où tu iras tu seras aimé.** Si tu veux aller en Thessalie, j'y ai des hôtes qui sauront t'apprécier, et qui te procureront un asile où tu seras à l'abri de toute inquiétude.

Je te dirai plus, Socrate; **il me semble que ce n'est pas une action juste** que de te livrer toi-même, quand tu peux te sauver, et **de travailler, de tes propres mains, au succès de la trame ourdie par tes mortels ennemis.** Ajoute à cela que **tu trahis tes enfants;** que tu vas les abandonner, quand tu peux les nourrir et les élever; que tu les livres, autant qu'il est en toi à la merci du sort, et aux maux qui sont le partage des orphelins. Il fallait ou ne pas avoir d'enfants, ou suivre leur destinée, et prendre la peine de les nourrir à de les élever. Mais, à te dire ce que je pense, **tu as choisi le parti du plus faible des hommes,** tandis que tu devais choisir celui d'un homme de cœur, toi surtout qui fait profession d'avoir cultivé la vertu pendant toute ta vie. Aussi, **je rougis pour toi et pour nous,** qui sommes tes amis; **j'ai grande peur que tout ceci ne paraisse un effet de notre lâcheté, et cette accusation portée devant le tribunal,** tandis qu'elle aurait pu ne pas l'être, et **la manière dont le procès lui-même a été conduit, et cette dernière circonstance de ton refus bizarre,** qui semble former le dénouement ridicule de la pièce. **Oui, on dira que c'est par une pusillanimité coupable que nous ne t'avons pas sauvé,** et que tu ne t'es pas sauvé toi-même, quand cela était possible, facile même, pour peu que chacun de nous eût fait son **DEVOIR. Songes-y donc, Socrate; outre le mal qui t'arrivera, prends garde à la honte dont tu seras couvert, ainsi que tes amis.** Consulte bien avec toi-même ou plutôt il n'est plus temps de consulter, le conseil doit être pris, et il n'y a pas à choisir. La nuit prochaine, il faut que tout soit exécuté; si nous tardons, tout est manqué, et nos mesures sont rompues. Ainsi, par toutes ces raisons, suis mon conseil, et fais ce que je te dis.



LA PAROLE A LA RAISON : LA PERMANENCE DES PRINCIPES

SOCRATE. Mon cher Criton, on ne saurait trop estimer ta sollicitude, si elle s'accorde avec la justice; autrement, plus elle est vive, et plus elle est fâcheuse. **Il faut donc examiner si le devoir permet de faire ce que tu me proposes; ou non; car ce n'est pas d'aujourd'hui que j'ai pour principe, de n'écouter en moi d'autre voix que celle de la raison.** Les principes que j'ai professés toute ma vie, je ne puis les abandonner parce qu'un malheur m'arrive : je les vois toujours du même oeil; ils me paraissent aussi puissants, aussi respectables qu'auparavant; et si tu n'en as pas de meilleurs à leur substituer, sache bien que tu ne m'ébranleras pas, pour ni m'épouvanter comme un enfant, quand la multitude irritée me présenterait des images plus affreuses encore que celles dont elle m'environne, les fers, la misère, la mort.

Comment donc faire cet examen d'une manière convenable ?

En reprenant ce que tu viens de dire sur l'opinion, en nous demandant à nous-mêmes si nous avons raison ou non de dire si souvent qu'il y a des opinions auxquelles il faut avoir égard, d'autres qu'il faut dédaigner ; ou faisons-nous bien de parler ainsi avant que je fusse condamné à mort, et tout-à-coup avons-nous découvert que nous ne parlions que pour parler, et par pur badinage? Je désire donc examiner avec toi, Criton **si nos principes d'alors me sembleront changés, avec ma situation, ou s'ils me paraîtront toujours, les mêmes;** s'il y faut renoncer, ou y conformer nos actions.

(P1) L'important n'est pas juger mais bien juger.

Or, ce me semble, nous avons dit souvent ici, et nous entendions bien parler sérieusement, ce que je disais tout-à-l'heure, savoir, que **parmi les opinions des hommes, il en est qui sont dignes de la plus haute estime, et d'autres qui n'en méritent aucune.** Criton, au nom des dieux, cela ne te semble-t-il pas bien dit? Car, selon toutes les apparences humaines, tu n'es pas en danger de mourir demain; et la crainte d'un péril présent ne te fera pas prendre le change: penses-y donc bien. Ne trouves-tu pas que nous avons justement établi qu'il ne faut pas estimer toutes les opinions des hommes, mais, quelques-unes seulement; et **non pas même de tous les hommes indifféremment, mais seulement de quelques-uns?** Qu'en dis-tu? Cela ne te semble-t-il pas vrai? **CRITON** Fort vrai. **SOCRATE.** A ce compte, ne faut-il pas **estimer les bonnes opinions, et mépriser les mauvaises?** **CRITON.** Certainement. **SOCRATE.** Les **bonnes opinions ne sont-ce pas celles des sages,** et les mauvaises celles des fous? **CRITON.** Qui en doute?

(P1.1) Or pour bien juger il faut un expert...

SOCRATE. Voyons, comment établissons-nous ce principe? **Un homme qui s'applique sérieusement à la gymnastique,** est-il touché de l'éloge et du blâme du premier venu, ou seulement de celui qui est **médecin ou maître des exercices?**

(P1.1A) ... qu'il s'agisse des choses du corps : le medecin...

CRITON. De celui-là seulement. **SOCRATE.** C'est donc de celui-là seul qu'il doit redouter le blâme, et désirer l'éloge, sans s'inquiéter de ce qui vient des autres? **CRITON.** Assurément. **SOCRATE.** Ainsi il faut qu'il fasse ses exercices, règle son régime, mange et boive sur l'avis de celui-là seul qui préside à la gymnastique et qui s'y connaît, plutôt que d'après l'opinion de tous les autres ensemble. **CRITON.** Cela est incontestable. **SOCRATE.** Voilà donc qui est établi. Mais s'il désobéit au maître et dédaigne son avis et ses éloges, pour écouter la foule des gens qui n'y entendent rien, ne lui en arrivera-t-il pas de mal? **CRITON.** Comment ne lui, en arriverait-il point? **SOCRATE.** Mais ce mal de quelle nature est-il.? Quels seront ses effets? Et sur quelle partie de notre imprudent tombera-t-il? **CRITON.** Sur son corps évidemment; il le ruinera.



(P1.1B)... ou des choses de l'âme : la verite , qui est plus importante que le corps.

SOCRATE. Fort bien; et convenons, pour ne pas entrer dans les détails sans fin, qu'il en est ainsi de tout. **Et bien! sur le juste et l'injuste, sur l'honnête et le déshonnête,** sur le bien et le mal, qui font présentement la matière de notre entretien, **nous en rapporterons-nous à l'opinion du peuple ou à celle d'un seul homme, si nous en trouvons un qui fût habile en ces matières,** et ne devrions-nous pas avoir plus de respect et plus de déférence pour lui, que pour tout le reste du monde ensemble? Et si nous refusons de nous conformer à ses avis, ne ruinerons-nous, pas cette partie de nous-mêmes que la justice fortifie, et que l'injustice dégrade? Ou tout cela n'a-t-il pas d'importance? **CRITON.** Beaucoup, au contraire. **SOCRATE.** Voyons encore. Si nous ruinons en nous ce qu'un bon régime fortifie, ce qu'un régime malsain dégrade pour suivre l'avis de gens qui ne s'y connaissent pas, dis-moi, pourrions-nous vivre, cette partie de nous-mêmes ainsi ruinée. Et ici, c'est **le corps,** n'est-ce pas? **CRITON.** Sans doute. **SOCRATE.** Peut-on vivre avec un corps flétri et ruiné? **CRITON.** Non, assurément. **SOCRATE.** Et pourrions-nous donc vivre, quand sera dégradé **cette autre partie,** de nous-mêmes dont la vertu est la force, et le vice la ruine? Ou croyons-nous moins précieuse que le corps, cette partie, quelle qu'elle soit, de notre être, à laquelle se rapportent le juste et l'injuste? **CRITON.** Point du tout. **SOCRATE.** N'est-elle pas plus importante? **CRITON.** Beaucoup plus.

SOCRATE. **Il ne faut donc pas, mon cher Criton, nous mettre tant en peine de ce que dira de nous la multitude, mais bien de ce qu'en dira celui qui connaît le juste et l'injuste; et celui-là, Criton, ce juge unique de toutes nos actions, c'est LA VERITE.**

Donc (P1.1.1) la source du bon jugement n'est pas la multitude.

Tu vois donc bien que tu partais d'un faux principe, lorsque tu disais, au commencement, que nous devions nous inquiéter de l'opinion du peuple sur le juste, le bien et l'honnête, et sur leurs contraires.

(P 2) L'important n'est pas vivre mais bien vivre

On dira peut-être : mais enfin le peuple a le pouvoir de nous faire mourir.

CRITON. C'est ce que l'on dira, assurément.

SOCRATE. Et avec raison; mais, mon cher Criton, je ne vois pas que cela détruise ce que nous avons établi. Examine encore ceci, je te prie : Le principe, que l'important n'est pas de vivre , mais de bien vivre, est-il changé, ou subsiste-t-il ? **CRITON.** Il subsiste. **SOCRATE.** Et celui-ci, que bien vivre, c'est vivre selon les lois de l'honnêteté et de la justice, subsiste-t-il aussi? **CRITON.** Sans doute.

SOCRATE. **D'après ces principes, dont nous convenons tous deux, il faut examiner s'il est juste ou non d'essayer de sortir d'ici sans l'aveu des Athéniens:** si ce projet nous paraît juste, tentons-le; sinon, il y faut renoncer; car pour toutes ces considérations que tu m'allègues, d'argent, de réputation, de famille, **prends garde que ce soient là des considérations de ce peuple qui vous tue sans difficulté, et ensuite, s'il le pouvait, vous rappellerait à la vie avec aussi peu de raison.** Songe que, selon les principes que nous avons établis, tout ce que nous avons à examiner, c'est, comme nous venons de le dire, si, en donnant de l'argent à ceux qui me tireront d'ici, et en contractant envers eux des obligations, nous nous conduirons suivant la justice, ou si, eux et nous, nous agissons injustement; et qu'alors, si nous trouvons que la justice s'oppose à notre démarche, il n'y a plus à raisonner, il faut rester ici, mourir, souffrir tout, plutôt que de commettre une injustice. **CRITON.** On ne peut mieux dire, Socrate; voyons ce que nous avons à faire. **SOCRATE.** Examinons-le ensemble, mon ami; et si tu as quelque chose à objecter lorsque je parlerai, fais-le : je suis prêt à me rendre à tes raisons; sinon, cesse enfin, je te prie, de me presser de sortir d'ici



malgré les Athéniens; car je serai ravi que tu me persuades de le faire, mais je n'entends pas y être forcé. Vois donc si tu seras satisfait de la manière dont je vais commencer cet examen, et ne me réponds que d'après ta conviction la plus intime.

CRITON. Je le ferai.

(P3) L'injustice n'est jamais légitime

SOCRATE. Admettons-nous **qu'il ne faut jamais commettre volontairement une injustice?** Ou l'injustice est-elle bonne dans certains cas, et mauvaise dans d'autres? **ou n'est-elle légitime dans aucune circonstance,** comme nous en sommes convenus autrefois, et il n'y a pas longtemps encore? Et cet heureux accord de nos âmes, quelques jours ont-ils donc suffi pour le détruire? et ce pourrait-il, Criton, qu'à notre âge, nos plus sérieux entretiens n'eussent été, à notre insu, que des jeux d'enfants? Ou plutôt n'est-il pas vrai comme nous le disions alors, que, soit que la foule en convienne ou non, qu'un sort plus rigoureux ou plus doux nous attende, cependant **l'injustice en elle-même est toujours un mal?** Admettons-nous ce principe, ou faut-il le rejeter? **CRITON.** Nous l'admettons. **SOCRATE.** C'est donc un devoir absolu de n'être jamais injuste? **CRITON.** Sans doute.

Donc (P3.1) Il ne faut jamais rendre injustice par injustice.

SOCRATE. Si c'est un **devoir absolu** de n'être jamais injuste, c'est donc aussi un **devoir de ne l'être jamais même envers celui qui l'a été à notre égard,** quoi qu'en dise le vulgaire? **CRITON.** C'est bien mon avis. **SOCRATE.** Mais quoi! est-il permis de faire du mal à quelqu'un, ou ne l'est-il pas? **CRITON.** Non, assurément, Socrate. **SOCRATE.** Mais, enfin, **rendre le mal pour le mal,** est-il juste comme le veut le peuple, ou injuste? **CRITON.** Tout à fait injuste. **SOCRATE.** Car faire du mal, ou être injuste, c'est la même chose. **CRITON.** Sans doute. **SOCRATE.** Ainsi donc c'est une obligation sacrée de **ne jamais rendre injustice pour injustice,** ni mal pour mal. Mais prends garde, Criton, qu'en m'accordant ce principe, tu ne te fasses illusion sur ta véritable opinion; car je sais qu'il y a très peu de personnes qui l'admettent, et il y en aura toujours très peu. Or, aussitôt qu'on est divisé sur ce point, il est impossible de s'entendre sur le reste, et la différence des sentiments conduit nécessairement à un mépris réciproque. Réfléchis donc bien, et vois si tu es réellement d'accord avec moi, et si nous pouvons discuter **en partant de ce principe, que dans aucune circonstance, il n'est jamais permis d'être injuste, ni de rendre injustice pour injustice, et un mal pour mal; ou, si tu penses autrement, romps d'abord la discussion dans son principe.** Pour moi, je pense encore aujourd'hui comme autrefois. Si tu as changé, dis-le, et apprend-moi tes motifs; mais si tu restes fidèle à tes premiers sentiments, écoute ce qui suit. **CRITON.** Je persiste, Socrate, et pense toujours comme toi. Ainsi parle.

SOCRATE. Je poursuis, ou plutôt je te demande : **Un homme qui a promis une chose juste doit-il la tenir,** ou y manquer? **CRITON.** Il doit la tenir. **SOCRATE.** Cela posé, examine maintenant cette question : En sortant d'ici sans le consentement des Athéniens, ne ferons-nous point de mal à quelqu'un, et à ceux-là précisément qui le méritent le moins? Tiendrons-nous la promesse que nous avons faite, la croyant juste, ou y manquerons-nous? **CRITON.** Je ne saurais répondre à cette question, Socrate; car je ne l'entends point.

LA PAROLE AUX LOIS

SOCRATE. Voyons si de cette façon tu l'entendras mieux. Au moment de nous enfuir, ou comme il te plaira d'appeler notre sortie, **si les Lois et la République elle-même venaient se présenter** devant nous et nous disaient : « Socrate, que vas-tu faire? L'action que tu prépares ne tend-elle pas à renverser, autant qu'il est en toi, et nous et l'état tout entier? car, quel état peut subsister, où les jugements rendus n'ont aucune force, et sont foulés aux pieds, par les particuliers? » que pourrions-nous répondre, Criton, à ce reproche à beaucoup d'autres semblables qu'on pourrait nous faire? car que n'aurait-on pas à dire, et surtout un orateur, sur cette infraction à la loi, qui ordonne que les jugements rendus seront exécutés?



Répondrons-nous que la République nous a fait injustice, et qu'elle n'a pas bien jugé? Est-ce là ce que nous répondrons? **CRITON**. Oui, sans doute, Socrate, nous le dirons.

A - « Nous t'avons fait don gratuit et non réciproque de la vie et de l'éducation »

Et les lois que diront-elles? « Socrate, est-ce de cela que nous sommes convenus ensemble, ou de te soumettre aux jugements rendus par la république? » Et si nous paraissions surpris de ce langage, elles nous diraient peut-être : « **Ne t'étonne pas, Socrate; mais répond-nous puisque tu as coutume de procéder par questions et par réponses**. Dis; quel sujet de plaintes as-tu donc contre nous et la République, pour entreprendre de nous détruire?

N'est-ce pas nous à qui d'abord tu dois **la vie**? N'est-ce pas sous nos auspices que ton père prit pour compagne celle qui t'a donné le jour? Parle; sont-ce les lois relatives aux mariages qui te paraissent mauvaises? - Non pas, dirais-je. - Ou celles qui président à **l'éducation**, et suivant lesquelles tu as été élevé toi-même? ont-elles mal fait de prescrire à ton père de t'instruire dans les exercices de l'esprit et dans ceux du corps? - Elles ont très bien fait. - Eh bien ! si **tu nous dois la naissance et l'éducation**, peux-tu nier que tu sois notre enfant et notre serviteur, toi et ceux dont tu descends? Et s'il en est ainsi, **crois-tu avoir des droits égaux aux nôtres, et qu'il te soit permis de nous rendre tout ce que nous pourrions te faire souffrir**?

Eh quoi! à l'égard d'un père; où d'un maître si tu en avais un, tu n'aurais pas le droit de lui faire ce qu'il te ferait; de lui tenir des discours offensants, s'il t'injurait; de le frapper, s'il te frappait, ni rien de semblable; et tu aurais ce droit envers les lois et la patrie ! et si nous avions prononcé ta mort, croyant qu'elle est juste, tu entreprendrais de nous détruire! et, en agissant ainsi, tu croiras bien faire, toi qui as réellement consacré ta vie à l'étude de la vertu! Ou ta sagesse va-t-elle jusqu'à ne pas savoir que la patrie a plus droit à nos respects et à nos hommages, qu'elle est et plus auguste et plus sainte devant les dieux et les hommes sages, qu'un père, qu'une mère et tous les aïeux; qu'il faut respecter la patrie dans sa colère, avoir pour elle plus de soumission et d'égards que pour un père, la ramener par la persuasion: Ou obéir à ses ordres, souffrir, sans murmurer, tout ce qu'elle commande de souffrir! fût-ce d'être battu, ou chargé de chaînes; que, si elle nous envoie à la guerre pour y être blessés ou tués, il faut y aller; que le devoir est là; et qu'il n'est permis ni de reculer, ni de lâcher pied, ni de quitter son poste; que, sur le champ de bataille, et devant le tribunal : et partout, il faut faire ce que veut la république, ou employer auprès d'elle les moyens de persuasion que la loi accorde ; qu'enfin **si c'est une impiété de faire violence à un père et à une mère c'en est une bien plus grande de faire violence à la patrie?** » Que répondrons-nous à cela, Criton? reconnaitrons-nous que les Lois disent la vérité ? **CRITON**. Le moyen -de s'en empêcher?

B - « Tu as librement accepté un contrat d'obéissance »

Conviens donc, Socrate, continueraient-elles peut-être que **si nous disons la vérité, ce que tu entreprends contre nous est injuste que nous t'avons fait naître, nous t'avons nourri et élevé**; nous t'avons fait, comme aux autres citoyens tout le bien dont nous avons été capables; **et cependant, après tout cela, nous ne laissons pas de publier que tout Athénien, après nous avoir bien examinées et reconnu comment on est dans cette cité, peut, s'il n'est pas content, se retirer où il lui plaît**, avec tout son bien : et si quelqu'un ne pouvant s'accoutumer à nos manières; veut aller habiter ailleurs, ou dans une de nos colonies, ou même dans un pays étranger, il n'y pas une de nous qui s'y oppose ; il peut aller s'établir où bon lui semble , et emporter avec lui sa fortune. **Mais si quelqu'un demeure, après avoir vu comment nous administrions la justice; et comment nous gouvernons en général, dès là nous disons qu'il s'est de fait engagé à nous obéir**.

S'il y manque, nous soutenons donc qu'il est injuste de trois manières:

- il nous désobéit, à nous qui lui avons donné la vie;
- il nous désobéit, à nous qui sommes en quelque sorte ses nourrices;



- enfin, il trahit la foi donnée, et se soustrait violemment à notre autorité, au lieu de la désarmer par la persuasion; et quand nous nous bornons à proposer, au lieu de commander tyranniquement, quand nous allons jusqu'à laisser le choix ou d'obéir ou de nous convaincre d'injustice, lui, il ne fait ni l'un ni l'autre.

C - « Songe aux conséquences honteuses pour toi et tes amis »

Voilà, Socrate, les accusations auxquelles tu t'exposes, si tu accomplis le projet que tu médites et encore **seras-tu plus coupable que tout autre citoyen.** » Et si je leur demandais pour quelles raisons, peut-être me fermeraient-elles la bouche, en me rappelant que je me suis soumis plus que tout autre à ces conditions que je veux rompre aujourd'hui; «et nous avons, me diraient-elles, de grandes marques que nous et la République nous étions selon ton cœur, car tu ne serais pas resté dans cette Ville plus que tous les autres Athéniens, si elle ne t'avait été plus agréable qu'à eux tous. Jamais aucune des solennités de la Grèce n'a pu te faire quitter Athènes, si ce n'est une seule fois que tu es allé à l'Isthme de Corinthe ; tu n'es sorti d'ici que pour aller à la guerre ; tu n'as jamais entrepris aucun voyage, comme c'est la coutume; de tous les hommes; tu n'as jamais eu la curiosité de voir une autre ville, de connaître d'autres lois ; mais nous t'avons toujours suffi, nous et notre gouvernement. Telle été ta prédilection pour nous, tu consentirais si bien à vivre selon nos maximes, que même tu as eu des enfants dans cette ville, témoignage assuré qu'elle te plaisait. Enfin, pendant ton procès il ne tenait qu'à toi de te condamner à l'exil et de faire alors, de notre aveu, ce que tu entreprends aujourd'hui malgré nous. Mais tu affectais de voir la mort avec indifférence, tu disais la préférer à l'exil; et maintenant, sans égard pour ces belles paroles, sans respect pour nous, pour ces Lois, dont tu médites la ruine tu vas faire ce que ferait le plus vil esclave, en tâchant de t'enfuir, au mépris des conventions et de l'engagement sacré qui te soumet à notre empire. Réponds donc d'abord sur ce point : disons nous la vérité, lorsque nous soutenons, que tu t'es engagé, non en paroles; mais en effet, à reconnaître nos décisions? Cela est-il vrai, ou non?» Que répondre, Criton, et comment faire pour ne pas en convenir ? **CRITON.** Il le faut bien, Socrate.

SOCRATE. « Et que fais-tu donc, continueraient-elles, que de **violier le traité qui te lie à nous**, et de fouler aux pieds tes engagements? **et pourtant tu ne les as contractés ni par force, ni par surprise, ni sans avoir eu le temps d'y penser;** mais voilà bien soixante-dix années pendant lesquels il t'était permis de te retirer, si tu n'étais pas satisfait de nous, et, si les conditions du traité ne te paraissaient pas justes.

Tu n'as préféré ni Lacédémone, ni la Crète, dont tu jours tu vantes le gouvernement, ni aucune autre ville grecque ou étrangère; tu es même beaucoup moins sorti d'Athènes que les boiteux, les aveugles, et les autres estropiés; tant **il est vrai que tu as plus aimé que tout autre Athénien et cette ville**, et nous aussi apparemment, car qui pourrait aimer une ville sans lois? **Et aujourd'hui, tu serais infidèle à tes engagements!**

Non, si du moins tu nous en crois, et tu ne t'exposeras pas à la dérision en abandonnant ta patrie; car, **vois un peu, nous te prions, si tu violes tes engagements et commets une faute pareille, quel bien il t'en reviendra à toi et à tes amis.**

Pour tes amis, il est à peu près évident qu'ils seront exposés au danger, ou d'être bannis et privés du droit de cité, ou de perdre leur fortune.

Pour toi, si tu te retires **dans quelque ville voisine, à Thèbes ou à Mégare comme elles sont bien policées**, tu y seras comme un ennemi; et tout bon citoyen t'y aidera d'un oeil de défiance, te prenant pour un corrupteur des lois. Ainsi tu accréditeras toi-même l'opinion que tu as été justement condamné; car tout corrupteur des lois passera aisément pour corrupteur des jeunes gens et des faibles. Éviteras-tu ces villes bien policées, et la société des hommes de bien? Mais alors est-ce la peine de vivre? ou si tu les approches, que leur diras-tu, Socrate ? Auras-tu le front de leur répéter ce que tu disais ici, qu'il ne doit rien y avoir pour l'homme au-dessus de la vertu, de la justice, des lois et de leurs décisions? Mais peux-tu espérer qu'alors le rôle de Socrate ne paraisse pas honteux? Non; tu ne peux l'espérer.

Mais tu t'éloigneras de ces villes bien policées, et tu iras en Thessalie, chez les amis de Criton; car c'est le pays du désordre et de la licence , et peut-être y prendra-t-on un singulier plaisir à t'entendre raconter la manière plaisante dont tu t'es échappé de cette prison, enveloppé d'un manteau, ou couvert d'une peau de bête, ou déguisé d'une manière ou d'une autre, comme font tous les fugitifs, et tout à fait méconnaissable. Mais personne ne s'avisera-t-il de remarquer qu'à ton âge, ayant peu de temps à vivre selon



toute apparence, il faut que tu aies bien aimé la vie pour y sacrifier les lois les plus saintes ? Non, peut-être, si tu ne choques personne ; autrement, Socrate, il te faudra entendre bien des choses humiliantes. Tu vivras dépendant, de tous les hommes, et rampant devant eux. Et que feras-tu en Thessalie que de traîner ton oisiveté de festin en festin, comme si tu n'y étais allé que pour un souper? Alors que deviendront tous ces discours sur la justice et toutes les autres vertus? Mais peut-être veux-tu te conserver pour tes enfants, afin de pouvoir les élever ? Quoi donc ! est-ce en les emmenant en Thessalie que tu les élèveras, en les rendant étrangers à leur patrie, pour qu'ils t'aient encore cette obligation? ou si tu les laisses à Athènes, seront-ils mieux élevés, quand tu ne seras pas avec eux, parce que tu seras en vie? Mais tes amis en auront soin? Quoi ils en auront soin si ta vas en Thessalie, et si tu vas aux enfers ils n'en auront pas soin ! Non, Socrate, si du moins ceux qui se disent tes amis valent quelque chose; et il faut le croire. Socrate, suis les conseils de celles qui t'ont nourri: ne mets ni tes enfants, ni ta vie, ni quelque chose que ce puisse être, au dessus de la justice, et quand tu arriveras aux enfers, tu pourras plaider ta cause devant les juges que y trouveras; car si tu fais ce qu'on te propose sache que tu n'amélioras tes affaires, ni dans ce monde, ni dans l'autre. Et subissant ton arrêt, tu meurs victime honorable de l'iniquité, non des lois, mais des hommes ; mais, si tu fuis, si tu repousses sans dignité l'injustice par l'injustice, le mal, par le mal, si tu violes le traité qui t'obligeait envers nous, tu mets en péril ceux que tu devais protéger, toi, tes amis, ta patrie et nous. Tu nous auras pour ennemis pendant ta vie, et quand tu descendras chez les morts , nos sœurs, les Lois des enfers , ne t'y feront pas un accueil trop favorable, sachant que tu as fait tous tes efforts pour nous détruire. Ainsi, que Criton n'ait pas sur toi plus de pouvoir que nous, et ne préfère pas ses conseils aux nôtres.

Te crois entendre ces accents, mon cher Criton, comme ceux que Cybèle inspire croient entendre les flûtes sacrées : le son de ces paroles retentit dans mon âme, et me rend insensible à tout autre discours; et sache qu'au moins dans ma disposition présente, tout ce que tu pourras me dire contre sera inutile. Cependant si tu crois pouvoir y réussir, parle. **CRITON.** Socrate je n'ai rien à dire. **SOCRATE.** Laissons donc cette discussion, mon cher Criton, et marchons sans rien craindre par où Dieu nous conduit.

